

NAHAR MISRAÏM

*Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel
Des Juifs d'Égypte (ASPCJE)*

2e trimestre 2019 - N°78

Avril 2019

7 euros

Sommaire

- p.2 – 13 octobre 2018 : Cercle de lecture
avec Paula Jacques et Tobie Nathan**
David Harari
- p.3 - 26 janvier 2019 : Cercle de lecture avec
Elie Buzyn**
Michel Mazza
- p.8 – 21 février 2019 : Interview de Jérémie
Dres à l'A.I.U.**
David Harari et Michel Mazza
- p.12 - Extraits de presse :**
- *Pourquoi Nasser ne nous a pas
gardés* (C. Ayad)
- p.15 - L'Égypte entre pharaons anciens
et modernes** (Yves Montenay)
- p.18 - L'histoire d'un Juif d'Égypte en
1967** (Solomon Gabbay)
- p.20 - Préserver la trace des Juifs
d'Égypte disparus** (L. Lagnado)
- p.22 - Jacques Hassoun et le foisonnement
des associations juives laïques**
André Cohen
- p.24 - Commémoration à l'UNESCO**
Victor Attas
- p.25 - Voyage en Croatie-Slovénie**
Victor Attas
- p.27 Disparition : Joseph Dweck
Livres à lire**
André Cohen
- p.28 Prochaines activités**
André Cohen



Moïse, s'il était de notre époque, aurait immortalisé par selfie sa marche vers la liberté, fendant les flots de la Mer Rouge. Tout comme lui, allons vers la liberté en ce temps de Pessah. L'ambiance délétère d'une paix civile menacée, avec son marqueur habituel d'actes antisémites, représente symboliquement notre pharaon actuel. Mais gardons l'espoir de la sérénité au sein d'une Europe en paix et de la recherche continue de justice sociale et de fraternité.

PESSAH SAMEAH A TOUS

Voir le programme des prochaines activités de l'Association à la page 28.

[Vous trouverez aussi la liste de nos activités sur notre site internet](https://www.aspcje.fr)

<https://www.aspcje.fr>

Bulletin trimestriel - Abonnement (4 numéros) : 25 euros – Adhésion à ASPCJE : 20 euros par an – Abonnement + Adhésion : 45 euros.

Secrétariat et abonnement: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86

Courriel (e-mail): aspcje@gmail.com

Site : www.aspcje.fr

Directrice de la publication : Nanette Harari Damoiseau

Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774

Imprimerie Moderne de Bayeux, 7 rue de la Résistance, 14400 BAYEUX

Photos Claude Guetta, Victor Attas

ISSN: 0249-8073

Comptes rendus de nos activités

Cercle de lecture avec Paula Jacques et Tobie Nathan le 6 janvier 2019

Nous étions une cinquantaine d'auditeurs venus pour entendre Paula Jacques interrogée par Tobie Nathan sur son nouveau roman « Plutôt la fin du monde qu'une écorchure à mon doigt ».

Paula Jacques nous avait accordé la faveur de nous présenter son roman en avant-première car il n'est sorti en librairie que le 9 janvier.

Paula Jacques est une fidèle de l'ASPCJE et au fil des années elle a été aussi bien intervieweuse qu'interviewée en venant présenter sa production littéraire.

Après les mots d'introduction d'usage d'André Cohen, Tobie Nathan a commencé par rappeler quelques faits marquants dans la vie de Paula Jacques.

Son père meurt quand elle était enfant, ce qui a un profond impact sur elle et comme le résume bien Tobie Nathan, « Paula Jacques perd son père et l'Égypte en même temps ». En effet sa mère, veuve, sans ressources, ne se sentant pas capable de s'occuper de ses trois jeunes enfants, les confie à l'Agence Juive qui les envoie en Israël où la fratrie est séparée. Paula Jacques atterrit dans un kibboutz où rapidement on la met devant une machine à fabriquer des clous où elle restera pendant 3 ans.

Cette séparation marquera durablement Paula Jacques, lui inspirera un de ses livres, et se retrouvera, d'une manière peut-être inconsciente, dans la trame de plusieurs de ses romans ultérieurement. A 10 ans elle choisit de devenir un écrivain français et elle fera tout pour y parvenir. Elle rejoint sa mère qui avait émigré en France entretemps et comme la suite nous l'a appris, non seulement elle devient un écrivain reconnu mais elle a été pendant plus de 25 ans une journaliste radiophonique qui animait une émission suivie.

Tobie Nathan et Paula Jacques

Ce roman est le 12^{ème} publié par Paula Jacques, mais le premier qui s'écarte de sa « zone de confort » qui se cantonnait principalement à l'univers des Juifs d'Égypte. Ce roman est totalement différent et brosse une histoire qui se passe pendant la deuxième guerre mondiale à Marseille. Alors que de nombreux romans ont été consacrés à cette guerre et l'occupation, peu d'entre eux ont eu pour cadre Marseille. Pourtant c'est une



ville qui va vivre des heures terribles durant la guerre. L'héroïne est une jeune femme, Louison, qui fuit la ville du Havre pendant les jours de l'invasion de 1940 et tente de rejoindre Marseille pour embarquer sur un navire pour Alger. Elle est belle, jeune, et veut croquer la vie à pleines dents ; elle semble survoler les drames et les événements qui l'entourent sans en être affectée car elle ne pense qu'à elle-même.

En fait, arrivée à Marseille, elle apprend qu'il n'y a plus de liaisons maritimes entre Alger et Marseille et rapidement elle tombe sous la protection de « Tonton », un des personnages clés du roman. Gangster corse, et résistant à ses heures, il accorde sa protection à Louison. Les semaines passent et elle oublie son fiancé. Son protecteur lui présente un jeune résistant, juif et cultivé, dont elle devient éperdument amoureuse et dont elle tombe enceinte.

A ce stade, Tobie Nathan interrompt son récit car cela déflorerait la suite du roman qui comporte de multiples rebondissements. Ce résumé fut fait dans la bonne humeur entre Tobie Nathan et Paula Jacques, qui intercalait ses remarques et faisait des commentaires.

Tobie Nathan enchaîne sur les observations que lui a suscitées la lecture du roman. Il lui semble que dans tous ses romans Paula se sert d'un contexte cataclysmique dans lequel sont plongés ses personnages (la défaite de 1940, la guerre de 1956 en Egypte).

Pourquoi Tonton s'attache-t-il à Louison ? Pourquoi les « pères » sont-ils toujours vaincus dans ses romans et les femmes toujours aptes à surmonter les épreuves ?

Que va-t-il se passer dans la suite du roman ? Marseille fut occupée par les allemands à partir de 1942 ? Que se passera-t-il entre le monde de Louison et celui de David réuni avec sa famille finalement repliée sur Marseille ?



A la suite de divers échanges animés et souvent pittoresques entre Tobie Nathan et Paula Jacques, vint le temps des questions de l'auditoire. Paula Jacques expliqua qu'après ce roman elle s'est sentie « libérée » et capable de sortir de sa zone de confort et d'aborder dorénavant des sujets très différents. Ce dernier ouvrage l'a amenée à faire des recherches sur la vie à Marseille sous l'occupation, sur les gangs corses qui avaient remplacé les Africains du Nord qui contrôlaient le milieu de cette ville avant la guerre, et elle a compris qu'elle pouvait s'atteler à l'avenir à d'autres sujets que celui des juifs d'Égypte.

A ce point de la réunion, l'heure filant, il a fallu mettre fin à nos échanges et libérer la salle après que Paula Jacques se soit prêtée de bonne grâce à une séance de dédicaces pour les acheteurs nombreux de son roman.

David Harari

Compte rendu du cercle de lecture avec Elie Buzyn le samedi 26 janvier 2019

Le sujet abordé nous a tellement intéressés, que nous essayons ici de rendre compte de la quasi intégralité de l'exposé d'Élie BUZYN.

C'est à 15 h. précises qu'André Cohen ouvre la séance en présentant Élie BUZYN que la plupart d'entre nous connaissent de renommée. Afin d'accorder un maximum de temps à notre conférencier, les précisions relatives à nos prochaines activités ont été limitées à celle de Katy HAZAN qui nous entretiendra le 22 juin sur le même sujet : la Shoah.

Interrogeant notre invité, André qui a lu le livre d'Élie BUZYN le trouve précis comme un compte rendu d'opération chirurgicale, mais s'étonne que l'auteur ait attendu 1993 pour retourner sur les lieux où les internés ont subi des sévices abominables, et d'avoir écrit son livre plusieurs années plus tard.

L'explication est simple. Notre conférencier a préféré consacrer le plus clair de son temps à des exposés dans les lycées et collèges afin que ces jeunes, qui le plus souvent ignorent l'essentiel de la tragédie des camps de la mort conçus par les nazis, en prennent connaissance.

Enfin, s'accorder un temps de réflexion de près de 50 ans après la Seconde Guerre mondiale pour aborder ce sujet douloureux et agir en conséquence est un choix volontaire et conscient.

Il faut en effet se rappeler qu'au retour des camps, les rescapés avaient tout perdu : famille, enfants, espoir, illusions....

À leur retour, lorsqu'ils essayaient de raconter ce que fut leur calvaire dans les camps nazis, leurs interlocuteurs ne se privaient pas d'émettre de sérieux doutes (parfois véhéments, parfois polis) sur l'authenticité de leur récit. Une réaction fréquemment entendue était la suivante :

– Les conditions que vous décrivez sont tellement effarantes que je ne m'explique pas que vous soyez encore en vie ! Peut-être avez-vous collaboré avec les nazis pour en revenir sain et sauf ?

Revenant sur le drame qu'ont vécu les déportés, M. BUZYN signale qu'il est difficile d'imaginer ce que ressent un jeune adolescent de 14 ans qui assiste impuissant au massacre des membres de sa famille jetés dans une fosse en même temps que des milliers d'autres victimes.

Au retour des camps, pour revenir à une vie « normale », il convenait de s'imposer un long délai de silence. Même ses propres enfants n'ont pas été mis dans la confidence par crainte de susciter chez eux un traumatisme. Pour M. BUZYN, leur décrire le calvaire vécu dans les camps de concentration risquait de leur transmettre la douleur ressentie par leurs parents.

C'est aussi durant ces années qu'Élie BUZYN a refusé de se rendre en Pologne et en Allemagne.

Lorsque son fils a atteint l'âge de 21 ans, voulant connaître les tourments par lesquels étaient passés ses parents et ascendants, il décide de faire le voyage à Auschwitz car dit-il à son père *«Tes parents n'ont pas disparu, ils ont été froidement assassinés»*. Cette réflexion convainc Élie BUZYN qu'il ne peut plus garder pour lui le secret qui entoure son séjour dans les camps nazis et qu'il se doit de répondre aux demandes de ses enfants. Il décide alors de les accompagner à Auschwitz. C'est aussi à cette occasion qu'un groupe de rescapés décide de se joindre à eux pour un voyage de 6 jours à Auschwitz et autres lieux de mémoire.



Lors de ces déplacements, Élie BUZYN et ses accompagnateurs auront la désagréable surprise d'être mal reçus par la population locale, mais en dépit de cette déception la décision est prise : il refera ce voyage avec tous ses enfants et petits enfants jusqu'au dernier qui n'a que 13 ans.

Cette volonté de transmettre aux générations futures la connaissance du drame que fut la Shoah s'inscrit dans la perspective de se persuader que les nazis qui avaient planifié l'anéantissement de tout le peuple juif avaient échoué. Les enfants d'Élie BUZYN exprimeront aussi le souhait que leur père laisse un témoignage écrit de ses passages par les camps nazis.

En réalité, notre conférencier avait commencé il y a près de 20 ans la rédaction de quelques pages relatant ses douloureux souvenirs, mais c'est sous la pression de ses enfants qu'il s'est résolu à prendre la plume pour compléter cet écrit et le publier.

C'est au retour des camps que les rescapés se sont rendu compte que même les pays occidentaux avaient aussi une part de responsabilité dans la tragédie vécue par les internés, soit par passivité soit par indifférence. Au départ, ils étaient persuadés que seuls les pays d'Europe de l'Est étaient en partie associés aux exterminations commises par les nazis.

À leur retour, la première réaction des rescapés fut de fuir l'Europe, ce continent où le sang de tant d'innocents juifs et non juifs avait coulé à flots. Les États-Unis, la Palestine, le Canada, le Brésil etc. étaient les destinations envisagées.

Cependant, avec une détermination sans faille, comme on le verra plus loin, Élie cherchera, par tous les moyens à satisfaire un des vœux les plus chers de ses parents : poursuivre des études.

Mais revenons à l'ouvrage en triptyque dont le titre est « *J'avais 15 ans : Vivre, survivre revivre* ».

Vivre : Élie BUZYN est né en 1929 à Lodz, ville industrielle (surtout textile) surnommée à l'époque Manchester bis. Dernier né de 3 enfants (un grand frère et une sœur) au sein d'une famille aisée, il reconnaît avoir été choyé par ses parents et avoir vécu une enfance très heureuse. La mère éduquait ses enfants en leur inculquant des notions d'autonomie et de responsabilité.

Par ailleurs, elle était un membre actif de la *WIZO* (Organisation Internationale des femmes sionistes) Quant au père, jouissant d'une situation aisée, il était le « financier » de la grande famille en subvenant aux besoins des tantes et oncles.

La famille BUZYN avait des parents installés en France. Les liens qui unissaient ces familles étaient particulièrement étroits.

Le début des tourments : En 1933, le NSDAP fut en Allemagne le parti qui obtint le plus de voix et Hitler fut donc choisi par le maréchal Hindenburg pour occuper le poste de Chancelier. Son credo :

La « race » allemande est supérieure à toutes les autres et il convient d'éliminer ou de réduire en esclavage les races inférieures, en particulier les juifs, les tsiganes, les slaves etc.

Les gouvernants des pays occidentaux étaient pour leur part persuadés qu'Hitler était un aliéné délirant qui ne parviendrait jamais à réaliser les promesses sur lesquelles il s'était engagé durant la campagne électorale. Fourbe et habile, il avait persuadé les diplomates étrangers, qu'il recherchait la paix à condition que l'on satisfasse les besoins « légitimes » du peuple allemand. Aussi les gouvernements occidentaux ont-ils accédé aux demandes formulées par le Führer en espérant calmer ses ardeurs belliqueuses, et c'est sur ces entrefaites, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein que le pacte de non-agression fut signé à Moscou entre Ribbentrop et Molotov scellant le sort de la Pologne qui devait être partagée entre l'Allemagne et l'Union Soviétique.

Dès que la ville de Lodz fut occupée par les Nazis, des proclamations furent placardées sur les murs où il était précisé que les juifs devaient volontairement s'expatrier. Ceux qui n'obtempéreraient pas, seraient évacués et regroupés dans des quartiers insalubres et dénués d'infrastructures essentielles telles que tout à l'égout, eau courante etc. où les attendaient des « camps de travail ».

Certaines familles prirent les devants et furent la Pologne. Malheureusement le père d'Élie, persuadé qu'il s'agissait d'un mauvais moment à passer, décida que l'on resterait sur place, mais en mars 1940 le dictat fut appliqué et la famille BUZYN, en même temps que de nombreuses autres familles réunies pour être déportées, fut envoyée dans les camps « de travail ».

Afin de punir les juifs qui n'étaient pas partis de leur plein gré, cette évacuation fut accompagnée d'un acte de barbarie odieux :

Pour que nul ne se méprenne quant aux intentions des vainqueurs, le commandant du bataillon nazi retint 3 otages pris au hasard, leur intima l'ordre de se placer face au mur et ordonna au peloton d'exécution de faire feu.

Cette scène affreuse se déroula sous les yeux des familles atterrées. Avram, le frère d'Élie était l'une des trois victimes. Après quoi, les familles réunies sur la place furent dirigées vers un hangar où elles passèrent la nuit dans les conditions éprouvantes que l'on devine. Élie qui n'avait que 11 ans à l'époque ainsi que sa sœur de 6 ans son aînée constatèrent que leurs parents, effondrés sous le choc de cet assassinat, avaient vieilli et blanchi en quelques heures.

Le lendemain les malheureuses familles prises en otage furent convoyées vers le camp insalubre qui leur était destiné. Par chance, la famille BUZYN put se loger dans un minuscule appartement.

L'assassinat du frère d'Élie fut un choc irrépressible pour toute la famille, mais ce sont surtout les parents qui en furent le plus affectés. En effet, Avram le frère d'Élie, fervent sioniste, ambitionnait de partir en Palestine avec un groupe de volontaires pour travailler la terre et développer le pays, mais le père s'opposa à ce voyage et l'empêcha de quitter la Pologne. Atterré, le père d'Élie ne cessait de se lamenter : C'est par ma faute qu'Avram n'est plus répétait-il. Le remord et le tourment venaient s'ajouter maintenant aux conditions de vie très précaires. On manquait de tout.

Abattus, les parents d'Élie étaient incapables de réagir aux conditions drastiques auxquelles ils étaient confrontés. C'est alors qu'Élie se révéla être le seul soutien de famille. Disposant d'une carte de travail et d'une carte de ravitaillement, il parvint à subvenir aux besoins essentiels de tous.

Malheureusement, à partir de 1942, les nazis décrétèrent que les enfants de moins de 10 ans, les personnes âgées et les malades seraient expédiés dans des camps « de repos » (En réalité ils furent gazés à Chelmno).

Ces dispositions jetèrent l'émoi sur de nombreux réfugiés, car durant les deux années de leur séjour, des couples s'étaient formés et des enfants étaient nés. Voulant conserver sur place les adultes bien portants, les allemands décidèrent alors d'arracher les enfants âgés de moins de 10 ans à leurs parents pour les envoyer dans les camps de la mort. Pour mener à bien ces exactions, les nazis fouillèrent méthodiquement toutes les habitations du quartier pour s'assurer qu'aucune victime ne leur échapperait.

Lorsqu'ils frappèrent à la porte de l'appartement occupé par la famille BUZYN, Élie enjoignit à sa sœur devenue épileptique à la suite de l'assassinat de son frère aîné, de se cacher dans un placard. Les parents furent entassés dans un camion bâché prêt à prendre la route, mais profitant d'une inattention du soldat chargé de la surveillance, Élie parvint à faire descendre ses parents du camion et à les cacher dans un immeuble proche. Ainsi, toute la famille échappa au transfert mais l'alerte fut chaude.

C'est dans ces circonstances que la mère d'Élie lui arracha une promesse.

– Ton père et moi ne survivrons probablement pas et ta sœur est malade. Promet-nous que tu feras tout ce qui est possible pour survivre. Tu dois aussi tout faire pour retrouver ton oncle qui est médecin à Paris. Tu lui raconteras tout ce qui nous est arrivé.

En 1944, les armées allemandes refluaient, et les troupes soviétiques approchaient c'est alors que les allemands annoncèrent aux internés qu'ils allaient les évacuer vers un camp « plus confortable ».

Le voyage dura plus de 48 heures au cours duquel entassés dans des wagons à bestiaux avec juste une petite lucarne pour l'aération, les déportés ne reçurent ni eau ni nourriture. Lorsqu'enfin le train s'arrêta, ils étaient arrivés à Birkenau, mais les malheureuses victimes hébétées n'avaient aucune notion du lieu où elles se trouvaient.

Dès la descente du train, des déportés s'approchant d'Élie lui soufflèrent à l'oreille :

– Dis que tu as 17 ans. (Il n'avait en réalité que 15 ans en 1944)

Les déportés en rangs serrés durent ensuite se soumettre à la « sélection ». Le médecin nazi chargé de cette opération classait les détenus d'un coup d'œil. Les valides, à droite, les enfants et les personnes âgées file de gauche. Lorsqu'arriva le tour d'Élie, mettant en doute son âge réel, le médecin lui administra un violent coup de poing en pleine poitrine pour s'assurer de sa résistance physique. Élie ne broncha pas et fut dirigé comme sa sœur dans la file des « valides pour le travail », tandis que leurs parents n'eurent pas cette « chance ».

Lorsqu'Élie posa la question à un Kapo : Qu'en est-il des déportés envoyés dans la file de gauche ?

La réponse fut sans appel.

– Tes parents après passage par le four crématoire sont déjà sortis par la cheminée.

Après ces moments éprouvants, Élie se remémora le serment fait à sa mère : Il fera tout son possible pour se maintenir en vie, mais résister aux conditions épouvantables imposées par les nazis demandait une volonté hors du commun.

Au retour du « travail », l'appel constituait une des obligations les plus pénibles. Par tous les temps, réunis dans la cour, le décompte des détenus devait impérativement correspondre à celui des partants. Il arrivait parfois que compte tenu du travail harassant, du manque de nourriture et des conditions d'hygiène déplorables, certains détenus décédaient lors des sorties pour « travail ».

Il fallait alors ramener à bout de bras leurs cadavres afin que le décompte des « travailleurs » soit identique à celui des partants.

Durant ces sombres années passées dans ce camp, des détenus ont tenté de s'évader mais les réussites étaient rares. En effet, les évadés étaient affaiblis, sans ressources et portaient les vêtements rayés des prisonniers. Ils étaient de ce fait aisément identifiables, souvent rattrapés et pendus devant les autres déportés pour servir d'exemple.

Lors de son séjour à Auschwitz, notre conférencier tomba malade. Il fut de ce fait envoyé à « l'hôpital » du camp où il fut pris en charge par un médecin blond (encore un nazi se dit-il ?).

– Ne bouge surtout pas et fais exactement ce que je te dis, lui murmura-t-il.

Étonné, Élie BUZYN constata alors que le médecin en question portait sur sa blouse un triangle violet alors que sur sa « veste » de prisonnier, c'était un triangle de couleur rouge qui était cousu. En fait ce médecin n'était pas un tortionnaire nazi comme il le redoutait, mais un interné comme lui. Les triangles violets étaient attribués aux déportés allemands témoins de Jéhovah.

Au bout de quelques jours, l'état de santé de notre ami Élie s'améliorant, il fut renvoyé au travail, mais cette fois-ci, paradoxalement, les conditions étaient moins pénibles. En effet, avant sa maladie le site du travail était situé à 5 kilomètres du camp et il fallait s'y rendre à pied, tandis que maintenant il était distant de 15 kilomètres et par souci d'efficacité, les allemands avaient décidé que les détenus resteraient sur place.

Mais quelle était la conception des nazis pour la gestion des camps ?

Trois règles simples y étaient appliquées :

- 1) Maintenir le secret le plus absolu sur le sort réservé aux détenus.
- 2) User sans limites de la plus grande cruauté afin de décourager toute velléité de rébellion.
- 3) À partir du moment où les allemands se rendirent compte que la guerre était perdue, il devenait impératif d'effacer toutes les traces des camps.

Cette dernière règle eut pour conséquence la destruction des fours crématoires, des chambres à gaz et l'assassinat à « intervalles réguliers » des détenus chargés de missions telle que la récupération des dents en or, l'évacuation des corps des gazés etc.

Lorsque l'avance des troupes soviétiques devint irrésistible, les nazis décidèrent l'évacuation des camps. Les détenus furent hâtivement mis en rangs et on leur intima l'ordre de marcher. Ceux qui en étaient incapables furent immédiatement abattus d'une balle dans la nuque. Le long cortège était étroitement surveillé par des S.S. à cheval. Au cours de cette marche éprouvante par -20 degrés, sans eau ni nourriture, les prisonniers qui à bout de forces rendaient l'âme devaient être rejetés sur le bas-côté de la route afin que les suivants ne trébuchent pas sur leurs corps. Au bout de plusieurs heures, les malheureux rescapés de cette marche de la mort aboutirent à une gare où ils furent parqués dans un train qui les véhicula pendant 2 nuits et 3 jours toujours par -20 degrés jusqu'à une destination inconnue où ils reçurent l'ordre de descendre des wagons à bestiaux dans lesquels ils étaient entassés. À leur grande surprise ils furent accueillis au camp de Buchenwald par des déportés antinazis qui les informèrent qu'ils étaient dans un camp de travail dédié à la fabrication des V2 et non dans un camp d'extermination.

Lorsqu'enfin Buchenwald fut libéré par les américains, ils furent environ 900 adolescents venant de plusieurs pays d'Europe de l'est qui se retrouvèrent pris au piège de l'incertitude. Où aller ? Quel pays acceptera de les accueillir ? Aucun d'entre eux ne souhaitait retourner dans son pays d'origine.

Ils savaient que leurs familles avaient été anéanties et qu'ils avaient été spoliés de tous leurs biens.

C'est alors qu'en mai 1945, sensibilisé par sa nièce Geneviève de Gaulle-Antioz elle-même déportée, le Général de Gaulle dans un élan de générosité remarquable proposa que la France recueille la moitié d'entre eux ainsi que 3 enfants tout juste âgés d'une dizaine d'années en qualité de pupilles de la nation.

En outre, la France œuvra pour que d'autres pays s'associent à cet élan de générosité. C'est ainsi que la Suisse participa à ce sauvetage en admettant sur son sol les rescapés atteints de tuberculose.

Cette initiative ne fut pas facile à mettre en œuvre.

Quelques fonctionnaires zélés firent valoir que les conditions n'étaient pas réunies pour accueillir 423 malades, à moins qu'un organisme juif n'accepte d'assumer la charge financière de cette opération. C'est alors que le *JOINT* (Organisme américain pour le secours des populations juives en difficultés) ainsi que l'*O.S.E.* (Œuvre au secours des enfants) se mobilisèrent pour recueillir en quelques jours les fonds nécessaires.

Le transfert en France fut émaillé d'événements imprévus. Tout d'abord, arrivés à la frontière française, les rescapés des camps allemands furent à leur grand étonnement, transférés dans des trains luxueux et à chaque arrêt, c'est un accueil chaleureux et en musique qui leur était réservé. Toutes ces attentions chaleureuses et bienveillantes ne mirent pas fin à la lancinante inquiétude qui tenaillait notre ami Élie. Allait-il retrouver des parents qui s'étaient installés en France avant la guerre ?

Se souvenant qu'un de ses oncles médecin travaillait à l'hôpital Rothschild, il parvint à l'informer qu'il était dans un préventorium à Écouis (Normandie). Incrédule lorsqu'on lui annonça qu'Élie, le plus jeune de la fratrie était vivant, son oncle accourut et prit dans ses bras ce neveu bien aimé.

Il lui annonça aussi une excellente nouvelle.

– *Tu sais lui dit-il, ta sœur est vivante mais malade.*

L'oncle proposa à Élie de l'adopter et de lui faciliter son insertion en France, mais après les traumatismes subis dans les camps, Élie ne voulait plus entendre parler d'Europe. Quitter ce continent qui avait vu périr presque toute sa famille devenait une obsession. Ce sera le début d'un long périple.

En 1947, il décide d'accomplir le rêve que son frère n'a pas eu la chance de réaliser. Il se rend en Palestine où il résidera dans un Kibboutz et participera à la guerre d'indépendance qui verra la naissance de l'État d'Israël. Mais son ambition est d'entreprendre des études pour devenir médecin.



Malheureusement les conditions ne se prêtent pas pour réaliser son dessein sur place.

Aussi, il décide de revenir en France espérant mener à bien son projet, mais son parcours sera jalonné d'embûches.

En effet, il faut d'abord trouver à se loger, acquérir un minimum de moyens pour survivre puis intégrer une université, mais compte tenu du parcours chaotique de son enfance, ses connaissances sont du niveau d'un élève de 4^{ème}. C'est alors que la chance lui sourit. On lui propose un poste

de surveillant d'internat, nourri, logé et un petit salaire dans un collège à Oran (Algérie) ! Il y passera 2 ans.

Eu égard à son niveau, il lui est impossible de passer le baccalauréat et c'est alors que la chance lui sourit à nouveau. Il fait la connaissance d'un professeur qui lui confie :

– *Tu sais moi aussi j'ai été interné à Buchenwald et j'éprouve de la sympathie à ton égard. Si tu es disposé à travailler sérieusement, je te donnerai gratuitement tous les jours de 6h à 7 heures des leçons de mathématique et de physique, matières dotées d'un coefficient élevé.*

C'est ainsi qu'Élie s'est contenté de 4 heures de sommeil par jour pour consacrer tout le reste de son temps à son travail de surveillant et à la révision de ses cours. En trois trimestres, il parvint à se mettre à niveau pour affronter l'épreuve des examens. C'est dans ces conditions méritoires que notre ami Élie BUZYN devint bachelier de l'académie d'Alger, ce qui lui ouvrit les portes de la faculté de Médecine de Paris.

Subjugués par le récit d'Élie BUZYN nous l'avons écouté dans un silence religieux.

Malheureusement la salle qui nous est attribuée devant être libérée à 17h30, nous avons été frustrés de ne pas aborder le rôle d'Élie en tant que médecin orthopédiste et sportif accompli ! Nous vous invitons à poursuivre ce récit en lisant son livre. Nous souscrivons entièrement à l'appréciation portée par Anne Sinclair : « Il faut le lire ».

Michel Mazza

Compte rendu de l'interview de Jérémie Dres le jeudi 21 février 2019 à l'A.I.U.

Dans la belle salle de l'A.I.U. nous n'étions malheureusement pas très nombreux et contrairement à nos cercles de lecture habituels, c'est à une interview de l'auteur que nous assisterons et non pas à un exposé de son ouvrage. Jérémie DRES se prêtera volontiers à cet exercice pour répondre aux nombreuses questions posées.

Rappelons d'abord que son dernier livre *Si je t'oublie Alexandrie* bien que récemment publié a déjà reçu un accueil prometteur, et a été même traduiten arabe !

Mais venons-en au déroulement de la séance.

Sur l'estrade Jérémie DRES (J.D.) sera interviewé par Jean-Claude KUPERMINE (J.C.K.) directeur de la bibliothèque de l'A.I.U. et André COHEN (A.C.) En préambule, tous deux exprimeront leur grande satisfaction concernant la fructueuse collaboration qui s'est instaurée entre l'AIU et l'ASPCJE. En effet, hormis les manifestations conjointes qui ont été organisées, la numérisation de la presse francophone et autres archives d'Égypte, la sauvegarde de la bibliothèque de Jacques HASSOUN et bien d'autres entreprises sont le fruit de cette collaboration.

J.C.K. — *Si je t'oublie Alexandrie* est votre 3^{ème} roman. Il a été précédé de *Nous n'irons pas à Auschwitz* et de *Dispersés à Babylone*. Les sujets abordés sont très éloignés. Dites-nous ce qui vous a conduit à faire ce voyage à Alexandrie en compagnie de votre mère et éclairez-nous sur votre cursus personnel.

J.D. — J'ai suivi les cours de l'école des arts déco de Strasbourg puis j'ai plongé dans l'univers numérique. J'ai été attiré par le journalisme et j'apprécie l'autofiction. J'ai consacré le plus clair de mon temps à la rédaction des 3 ouvrages précités.



Jean Claude KUPERMINE va alors projeter 4 planches tirées du livre qui vont servir de trame pour la suite. Planche N° 1 (Elle correspond à la page 17 du livre).

J.C.K. — C'est le début du reportage. On s'immisce dans le passé des grands parents, on évoque Smyrne, Constantinople etc. On notera que vous utilisez au gré des chapitres, des couleurs différentes contrairement à d'autres concepteurs qui se limiteront au noir et blanc.

J.D. — Il s'agit là d'un choix délibéré qui a pour objet d'adapter les couleurs retenues aux situations évoquées dans le livre. Par ailleurs un autre changement d'orientation sera initié, la bande dessinée quitte le domaine purement récréatif et fictif pour aborder le domaine du réel.

Planche N°2 (Correspondant à la page 20 du livre)

J.C.K. — On y découvre 3 personnages dessinés comme des serpents ?

J.D. — Je consulte beaucoup d'archives, mais je n'ai pas trouvé de photos d'Henri CURIEL, de Hillel SCHWARTZ et de Marcel ISRAËL qui se disputaient le leadership du parti communiste. J'ai donc pris la liberté de les représenter ainsi.

J.C.K. — Comment insérez-vous les personnages dans vos schémas ?

J.D. — j'essaie autant que possible de les présenter dans les lieux où ils ont vécu.

Planche N°4 (Correspondant à la page 140 du livre)

J.C.K. — Vous êtes reçu par un gardien du cimetière agressif qui vous interdit de prendre des photos. Comment réagissez-vous ?

J.D. — La photo est indispensable pour réaliser mes reportages. Je louvoie et opère en catimini et en désespoir de cause je me fie à ma mémoire.

J.C.K. — Vos personnages sont bien rendus et souvent aisément reconnaissables.

J.D. — Je prends beaucoup de photos ce qui facilite la reproduction des personnages. Je procède aussi à beaucoup d'investigations et j'aime reconstituer les scènes comme elles se sont réellement déroulées. J'essaie aussi de restituer fidèlement l'avis de la personne que j'interroge. Mon opinion ne doit pas primer.

J.C.K. — Vous êtes journaliste. Qu'est-ce qui vous a poussé à changer de voie ?

J.D. — Au début, je m'intéressais aux fictions, mais par la suite je me suis orienté vers le reportage.

Ma grand-mère est une juive polonaise, j'ai voulu en savoir plus sur le milieu de son enfance et m'intéresser aux juifs restés en Pologne. Je suis donc parti avec mon frère à Auschwitz avec pour seul bagage mon appareil photo. Au départ, j'envisageais de céder le fruit de mon reportage à une revue. Par la suite je me suis rendu compte que ce que j'avais récolté pouvait faire l'objet d'un ouvrage sous forme de bande dessinée.

J.C.K. — Dans vos livres il y a manifestement une recherche identitaire. Je suis moi aussi d'origine polonaise, et je retrouve des analogies dans vos ouvrages avec mon propre cursus. Par ailleurs il apparaît que vous essayez de reproduire fidèlement la pensée de vos interlocuteurs.

J.D. — Je m'y plie par honnêteté intellectuelle et j'y suis parfois contraint. Cela a été surtout le cas en Pologne où j'étais confronté à des avis très divergents.

A. Cohen — Votre livre me fait penser à l'ouvrage de Mendelssohn : *Les disparus*.

J.C.K. — Vos recherches ont-elles abouti à la découverte d'événements dont on ignorait l'existence ?

J.D. — J'ai constaté que certains auteurs étrangers tels que Gotlieb et Spiegelman abordaient le sujet du judaïsme sous la forme de bande dessinée, mais peu de francophones s'y sont intéressés.

J.C.K. — J'ai remarqué qu'il y avait un côté autobiographique dans votre livre. Est-ce le cas de tous vos écrits ?

J.D. — La conception de ces reportages nécessite beaucoup de travail et la restitution qui en découle peut différer. Dans le cas du voyage en Pologne, c'est la branche maternelle qui est impliquée tandis que pour l'Égypte c'est la branche paternelle qui est partie prenante. Il fallait impérativement s'atteler à la tâche sans tarder, autrement toute trace de leur parcours eut été très difficile sinon impossible à reconstituer.

J.C.K. — La compilation des archives constitue une charge lourde. Il est peu fréquent que des auteurs de votre génération s'y attèlent volontiers.

J.D. — Facebook offre une opportunité qui permettra de vaincre les réticences d'auteurs de ma génération.



J.C.K. — Donnez-nous plus de détails à propos de votre voyage en Égypte.

J.D. — C'est un voyage que j'ai effectué avec émotion et appréhension. Je voulais retrouver sur place les lieux où mes grands-parents avaient vécu et confronter le récit qu'ils m'ont fait avec les lieux visités.

À l'époque de mon voyage il y avait peu de touristes en Égypte, surtout à Alexandrie et sur les sites que j'ai voulu visiter. Les autochtones n'avaient pas l'habitude de recevoir des étrangers qui de surcroît, ne parlent pas l'arabe et se promènent avec un appareil photo en bandoulière. Ceci explique peut-être un accueil mitigé en certaines circonstances.

J.C.K. — Vous êtes sûrement très persuasif car en définitive tout le monde a répondu à vos sollicitations.

J.D. — Je suis surtout tenace et je finis par obtenir satisfaction. C'est le cas avec M. Gaon qui était au départ réticent à nous recevoir. Par ailleurs j'essaie de mettre à l'aise mes interlocuteurs même lorsque je ne suis pas d'accord avec eux. Cela a été par exemple le cas avec Lévana Zamir.

J.C.K. — Vous êtes tenace mais on sent parfois chez vous une appréhension à poursuivre plus avant.

J.D. — Oui cela a été le cas au cimetière d'Alexandrie où le gardien a été exécrationnel, mais j'ai aussi bénéficié de l'aide de personnes particulièrement prévenantes, je veux parler du truculent Max et de la charmante Omneya que je cite dans le livre. Sans leur aide j'allais droit à l'échec.

J.C.K. — Concernant vos 3 livres, on constate une différence de présentation.

J.D. — Oui, j'essaie d'adapter le contenu en fonction du sujet traité et du pays visité : Éthiopie, Égypte etc. Pour le Caire qui évoque pour moi une ville entourée de sable et polluée, j'ai utilisé du jaune ocre, pour Paris ce sera le gris. En définitive, la couleur retenue s'adapte au contexte et au texte.

Le micro est ensuite proposé aux auditeurs qui souhaitent poser des questions à l'auteur.

• **Une intervenante** : Vos grands parents sont d'origine mixte : sépharade et ashkénaze ceci a-t-il joué un rôle dans l'absence de transmission sur vos antécédents familiaux ?

J.D. — Je n'ai pas la réponse. Peut-être est-ce dû à l'origine modeste de mes parents ? Une explication plausible est la suivante : Pour mes parents, le passé n'a pas d'importance, ce qui compte c'est l'avenir et il convient de permettre à nos enfants d'acquérir des professions prestigieuses, médecin, avocat, ingénieur etc.

Ensuite une question est posée (en anglais) au traducteur M. Ronda qui est cité dans le livre.

André Cohen. — Donnez-nous votre opinion sur ce livre.

• **M. Ronda** — J'ai bien aimé ce livre et je suis persuadé que le public égyptien lui réservera un bon accueil. Ce livre relate votre histoire, mais c'est aussi la nôtre et en le lisant nous apprenons des choses que nous ignorions. Même si je suis en désaccord avec certains passages, j'ai l'intention de le publier en Égypte. Il instruira le public égyptien sur la présence d'une communauté juive en Égypte.

• **Remarque d'un intervenant** : Il y a quand même quelques passages désobligeants dans votre livre concernant les juifs. Ainsi le Dr Aboulghar (Page 76) prétend que de nombreux juifs sont venus en Égypte lorsque l'économie était florissante et en sont repartis quand la crise s'est déclarée. Lorsque le public égyptien lira ce livre il aura l'impression que ce comportement concerne la majorité des juifs.

J.D. — Je ne partage pas le point de vue du Dr. Aboulghar. C'est son opinion et je tenais à la restituer. J'ai aussi rapporté les opinions de tous mes interlocuteurs : Magda Haroun, Lévana Zamir etc.

J.C.K. — Vous avez eu affaire à des interlocuteurs d'origines, de cultures et d'opinions variées. Juifs, Musulmans, Communistes, personnes aisées, personnes d'origine modestes etc.

J.D. — C'est ce qui explique que l'on ne peut pas tirer de conclusion tranchée concernant les commentaires sur les événements qui se sont déroulés.

André.Cohen. — La publication du livre est importante car elle éclaire nos enfants sur notre histoire et pour les égyptiens, elle leur rappelle qu'il y avait en Égypte une communauté juive florissante qui a participé à l'essor du pays.

• **Une intervenante raconte** : Il y a 5 ans, j'ai loué un mini car avec chauffeur et fait le tour d'Alexandrie pour visiter le lycée, le cimetière etc. Je suis perplexe car le chauffeur est resté indifférent et n'a pas paru étonné que je parle couramment l'arabe et que je connaisse aussi bien Alexandrie. J'en conclus que les jeunes égyptiens ignorent tout de l'existence d'une communauté juive en Égypte et ne veulent pas s'y intéresser.

André Cohen a eu une expérience diamétralement opposée. Il a eu affaire à des chauffeurs qui lui accordaient beaucoup d'attention lorsqu'il leur racontait ses souvenirs d'enfance en Égypte.

David Harari et Michel Mazza

Extraits de presse

Pourquoi Nasser ne nous a pas gardés

Par Christophe Ayad — Extrait du journal Libération du 28 août 1999

Ibrahim Farhi est né en 1916, dans une famille de la grande bourgeoisie juive du Caire. Fils de pacha, lui-même conseiller du général Naguib et profondément amoureux de la culture arabe, il a dû fuir l'Égypte après la prise du pouvoir par Nasser. En France, sa femme a fondé le New Morning.

J'ai 82 ans. Je serais mort depuis longtemps si je n'avais pas quitté l'Égypte. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui l'ai quittée, c'est elle qui m'a quitté.

Ce que je sais de ma famille remonte au XVI^e siècle. C'étaient des juifs qui ont suivi un parcours assez particulier par rapport au reste de la communauté juive d'Égypte. Ils n'étaient ni d'Espagne ni de Salonique, mais de Turquie. Ils sont arrivés en Égypte en 1850 avec l'administration turque. Ils étaient administrateurs, gouverneurs officieux du sultan. L'un de mes aïeux, Haïm Maalem Farhi, a été gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, et c'est lui qui a refusé le passage à Bonaparte. Ma famille a essaimé dans tout le Moyen-Orient. Certains ont été nommés à Damas; il y a encore le palais Farhi, là-bas. Mon grand-père était le directeur de la poste khédiviale(1). C'est pour ça que je suis égyptien, non par certificat de nationalité accordé à ceux qui en ont fait la demande.

Mon père n'a pas fait d'affaires, il avait des terres. Il a perdu son argent dans le drame du coton en 1929, qui est survenu avec la crise mondiale.(...)

A l'école arabe Je suis allé à l'école arabe. A l'école Tewfiqeyia, nous n'étions que deux juifs. Je suis allé à l'école arabe parce que mon grand-père ne savait pas le français. Comme il avait fait partie du mouvement des Jeunes Turcs qui voulait libérer l'Empire ottoman du sultan, il avait été arrêté sous le khédivé(1) Ismaïl et exilé en France. Il n'y a pas appris le français. Il baragouinait deux, trois mots et portait un chapeau haut de forme.

Mais mon père, lui, a fait ses études en France jusqu'à 18 ans. Il faisait la bringue à Paris. (...)

Quand mon grand-père est retourné en Égypte, qu'il a retrouvé ses terres et son titre, il ne pouvait pas parler avec ses enfants, qui étaient francophones. Il a dit à mon père: «Je te déshérite si tu ne me donnes pas un petit-fils qui parle arabe.» C'est comme ça qu'on m'a mis à l'école égyptienne. On apprenait tout ce qu'on apprenait ailleurs, mais en arabe. En 1929 ou en 1930, une loi du roi Fouad a obligé les enseignants à s'habiller en «civil». Auparavant, ils étaient en cheikh, en caftan, même ceux qui enseignaient l'anglais. A la maison, j'avais une gouvernante bretonne qui m'emmenait avec elle à la messe tous les dimanches. Nous vivions dans une villa à Ghamra. J'allais à l'école, à l'entrée de Choubra, dans une petite voiture attelée.

Dans la classe, tout le monde était mêlé : Grecs, Italiens, juifs. J'ai vécu là jusqu'à 14 ans. Puis on est descendus en ville. Ce Caire-là était complètement européen, avec quelques minoritaires. Mon père était pacha. Mais à partir de 1930 les fils de pacha n'étaient plus automatiquement beys. Donc je n'ai jamais eu le titre. J'ai des sœurs qui vivent en Israël. Je parle avec elles en arabe. Je parlais arabe avec ma mère, qui avait un petit accent syrien car elle était née là-bas, et français avec mon père.

De la presse à l'automobile Quand j'ai eu mon bac, mon père est allé m'inscrire à l'université. Mais il avait oublié de payer les 18 piastres de droit d'entrée. C'est Hussein Chawqi, le fils d'Ahmed Chawqi, le poète, qui m'a fait inscrire au bout de deux ans. (...)

Je suis entré dans la presse en faisant un stage à Al-Ahram. Antoun Gemayel m'a engagé à la section des échos. C'était en 1933-1934. J'étais payé 25 piastres la chronique, j'en faisais deux ou trois par jour.

Puis j'ai collaboré à une revue qui s'appelait Actualités dont je tenais la chronique littéraire en français. Je faisais aussi des papiers politiques. J'ai quitté Al-Ahram parce que je me suis inscrit au Wafd, le grand parti libéral nationaliste de l'époque. Je suis allé au Balagh, qui appartenait à Hamza pacha. Al-Ahram était neutre, c'était un très bon journal, il n'y avait pas une faute d'arabe, pas une bavure. Maintenant, quand je l'achète, je suis consterné: c'est nul, il n'y a rien.

Puis j'ai été embauché à la Bourse égyptienne comme secrétaire du rédacteur en chef. C'était en 1937. Puis on m'a donné la page littéraire et, comme j'étais arabophone, j'ai été nommé à la tête de la section arabe du journal. A la même époque, enfin, j'étais le conseiller officieux de Cheikh Moustafa Abdel Razeq, le cheikh de la grande mosquée Al-Azhar, pour les affaires européennes.

Ma première femme, Jacqueline, je l'ai rencontrée grâce à un copain. Un jour, il propose d'aller au cinéma avec sa sœur et une amie suisse. Je les ai retrouvés à Groppi. Je me suis assis, elle était en face. Au bout de dix minutes, je me suis dit: «C'est celle-là que je veux épouser.» On a fait le tour de la place Soliman-Pacha, je lui ai dit: «Je vous épouserais bien», elle m'a répondu: «Moi aussi.» Mais son père l'a expédiée en Suisse parce que c'était la guerre et que les Allemands se baladaient entre Tobrouk et Alexandrie. Pour me rejoindre, elle a traversé l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, et elle m'a épousé en 1943. Son père vivait en Egypte depuis 1905. Il avait une agence d'automobiles et un garage. J'ai repris son affaire en 1948. Ça n'avait rien à voir avec la presse, mais je connaissais du monde. Et puis j'ai continué à écrire des articles. J'ai eu deux garçons, l'un en 1944, l'autre en 1946.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, nous nous sommes amusés comme des dingues. Le Caire était la ville de permission de toutes les armées britanniques au Proche-Orient. Lorsque les Allemands étaient aux portes d'Alexandrie, le conseiller de l'ambassade de Grande-Bretagne m'a appelé et expliqué qu'il fallait protéger les journalistes. Il m'a donné un sac où il y avait une radio miniature et un déguisement: une gallabeya (2), des babouches, du fond de teint". J'ai jeté le tout. A l'époque, je présentais aussi les émissions de la France libre à la radio du Caire. J'ai interviewé de Gaulle trois ou quatre fois. Lorsqu'à la fin de la guerre quelqu'un m'a présenté à lui en disant «Ibrahim Farhi, qui présentait la France libre au Caire», de Gaulle m'a regardé avant de soupirer: «Ibrahim Farhi ? Pauvre France!»

Conseiller du général Naguib En janvier 1952, mon agence de voitures a brûlé dans l'incendie du Caire. Cela n'a pas été un mouvement populaire. Tout était organisé, avec des moyens primitifs, certes les Molotov, c'étaient des bouteilles de Coca avec un chiffon dedans mais organisé. (...) J'étais ami du général Naguib. Il venait au garage et il fumait la pipe comme moi. C'était un type charmant, adorable. Peu après le coup d'Etat, j'étais assis sur la véranda de ma villa à Maadi. Ma femme Jacqueline voit arriver des types avec bérets rouges et mitraillettes. Elle me dit: «On vient t'arrêter.» Un officier est descendu, il m'a fait le salut militaire et m'a dit: «Le général Naguib veut vous parler.» Je suis devenu son conseiller, le seul juif de toute la présidence. Deux ans plus tard, Nasser renversait Naguib. Je ne foutais plus rien. Un jour, Gamal Abdel Nasser passait par là. Je lui ai dit: «Qu'est-ce que je fais là? Rien.» Il m'a répondu en me posant la main sur l'épaule: «Non, tu n'as plus rien à faire. Gagne de l'argent, fais ce que tu veux mais éloigne-toi de l'armée et n'écris pas.» Je l'ai fait.

Nasser était venu à la maison avec Naguib. Quand ma femme est morte en 1953, il est venu pour les condoléances. Il appréciait Jacqueline. Pour une Européenne, il la trouvait très «convenable». Comme il fallait bien travailler, j'ai créé une ligne d'autobus. Je me suis disputé avec le gouverneur du Caire. Ils m'ont fait un procès, je leur ai fait un procès, j'ai gagné le procès, j'ai encaissé l'argent. Et avec ça, j'ai acheté une usine de tricots. C'était en 1959-1960. Je faisais des pull-overs en coton.

Je me suis remarié avec Eglal. Elle était journaliste aussi, et on se connaissait. Tout le monde se connaissait, se mélangeait : juifs, Grecs, Italiens, coptes, musulmans, Arméniens, Anglais" On ne faisait pas de distinction, c'est les familles qui en faisaient lorsqu'il s'agissait de mariage.

En 1963, j'ai voulu que mes deux fils aillent poursuivre leurs études en Suisse. A ce moment-là, personne ne quittait l'Egypte. Rien ne bougeait. Un vieil ami m'a présenté au chef de cabinet de Nasser. Il m'a arrangé un rendez-vous avec le raïs au palais de Koubba. Il y avait un salon énorme, superbe. C'était l'ancien palais de Farouk. Nasser est venu vers moi, il m'a dit: «Qu'est-ce qui ne va pas?» Le lendemain, à 9 heures, j'avais les visas. En fait, Nasser était incapable de résoudre nos problèmes, il les a incarnés. Il a voulu faire tant de choses. Il n'a eu le temps de rien réussir, sauf ses échecs. Trois fois, il a perdu la guerre contre Israël. Il a tout perdu. Il a perdu vingt et une récoltes de coton. Il a ruiné l'Egypte. Même la nationalisation du canal de Suez, en 1956, était une connerie qu'il a transformée en victoire.

L'asile politique en France Au moment de la guerre de 1967, on ne savait rien. Jusqu'au troisième jour, il y avait une grande banderole rue Qasr-el-Nil annonçant: «Bientôt, ouverture de notre succursale à Tel-

Aviv.» Des haut-parleurs diffusaient les communiqués annonçant le nombre d'avions israéliens abattus. Ça a été un désastre. On a vu des soldats revenir pieds nus, dépouillés par des Bédouins. Les Israéliens ont pris 1 100 tanks, comme emballés dans leur papier-cadeau.

J'ai été arrêté trois semaines après le conflit. Les autres, les juifs, les fils de pacha, étaient emprisonnés depuis plus longtemps et ne savaient rien du tout. Quand je suis arrivé à la prison d'Abou Zaabal, un ami juif m'a glissé: «Tu as vu, Israël a été battu.» «Imbécile, je lui ai fait, ils nous ont écrabouillés.» Il m'a tapé sur la jambe tellement il était content. C'était ça, les prisonniers israéliens de Nasser: de vieux juifs d'Alexandrie, des vieillards qui ne pouvaient pas descendre des camions. A mon arrivée, un type m'a foutu une claque, puis ils ne m'ont plus jamais touché. Mais les autres étaient maltraités. Surtout les Frères musulmans. Il y en avait un qui avait été arrêté sous Noqrachi Pacha en 1948. Il disait: «Pourquoi je sortirais? Ma fille, je l'ai jamais vue, elle s'est mariée, elle a des enfants, je les ai jamais vus"»

Après ma sortie, quand j'ai publié un article dans l'Express sur ce qui s'était passé en prison, Radwan, le grand patron des Frères, m'a écrit de Hollande où il était exilé: «Je pensais qu'il y avait des hommes en Egypte. J'ai découvert que le seul était un juif.»

Jean Lacouture a beaucoup fait pour me faire sortir. Il est allé voir de Gaulle pour lui expliquer que j'étais un ami de la France, que c'est moi qui l'interviewais sur Radio Le Caire pendant la guerre. Mais, avant d'être expulsé d'Egypte, un officier m'a obligé à signer un papier renonçant à ma nationalité. C'était ça ou retourner en prison.

Les autres sont restés en prison pendant deux ans et demi. J'ai quitté l'Egypte à 50 ans. Je peux me balader dans les rues du Caire avec un bandeau sur les yeux. Je peux aller où je veux, à l'odeur. La France, c'est un pays que je n'avais vu que comme touriste de luxe. Je descendais au Crillon et au Plaza. Je n'avais jamais pris le métro de ma vie. En 1967, c'était différent : j'étais réfugié politique, j'avais 20 dollars en poche, Eglal ma femme, aussi, et 10 dollars pour les enfants. Nasser m'a tout pris, mais il n'a pas pris ma tête.

J'avais gardé beaucoup d'amis dans la presse à Paris. Donc, j'ai travaillé comme pigiste à l'Express, dans une revue encyclopédique qui s'appelait le Million. J'ai aussi réécrit des « Petite Planète » pour Seuil. J'ai même travaillé à la télévision, mais ça n'a pas duré. Des ambassades arabes ont fait pression pour que je disparaisse de l'antenne et que je ne m'occupe pas du monde arabe. C'est ma seule déception en France.

Fondatrice du New Morning En 1972-1973, j'ai fait partie des fondateurs du Point, que j'ai quitté en 1982 pour prendre ma retraite. Mon contrat spécifiait que je gagnais tant, «avec sieste». Georges Henein faisait le même travail mais à l'Express. Tous les jours, à trois heures de l'après-midi, on se téléphonait en arabe en se demandant l'un l'autre : «Qu'est-ce que vous cuisinez aujourd'hui?» Deux Egyptiens exilés. Georges avait quitté l'Égypte en 1961 : il avait été nommé à la tête d'une compagnie de cigarettes, alors qu'il était une notoriété littéraire en France... Pourquoi Nasser ne nous a pas gardés? Je n'ai pas compris. Si on s'en est bien sortis en France, c'est grâce à Eglal, ma femme. C'est elle qui a monté le New Morning, toute seule. Elle est égyptienne, grecque-catholique, elle a étudié au Sacré-Coeur et à l'université américaine. Elle connaissait le jazz comme moi, comme tout le monde. Aujourd'hui, elle est devenue une spécialiste du jazz mondial. C'est incroyable. Moi, j'ai donné un coup de main lorsqu'un escroc a tenté de s'emparer de la boîte. Il a intenté un procès, mais j'ai fait un petit tour de Chinois. On n'apprend pas la grimace à un vieux singe. C'est devenu une institution.

Moi, ma culture fondamentale, c'est l'arabe, et je considère que le Coran est la plus belle musique au monde. Maintenant, ce qu'on en fait, c'est un autre problème. Chaque matin, j'écoute le Coran. Catherine, ma fille, a oublié l'arabe en arrivant ici. Elle a fait un blocage complet, alors qu'elle le parlait. Puis, un jour, elle a demandé le sens d'un mot. Quand elle a décidé de faire les langues orientales, j'étais ravi. Aujourd'hui, elle est agrégée d'arabe et elle vit au Caire. Elle sait l'arabe mieux que moi, mais elle ne connaît pas celui de la rue comme moi.

Je n'ai pas demandé la nationalité française. Je voulais retrouver ma nationalité égyptienne mais je ne voulais pas la mendier. En fait, j'ai découvert un jour qu'on m'avait donné la nationalité française sans que je la demande. C'est comme ça que j'ai pu faire mon premier voyage en Egypte en 1987. J'ai fait changer mon prénom d'Ibrahim en Berto parce que j'étais persona non grata en Egypte. J'avais une nostalgie de l'Egypte que vous ne pouvez pas imaginer. Je n'ai eu aucun problème. Quand on arrive incognito en Egypte, c'est le rêve.

Le seul type qui vous reconnaît, c'est le marchand de journaux de la rue Qasr-al-Nil. Il n'avait pas bougé.

(1) Khédive était le titre porté par le vice-roi (ou pacha) d'Égypte entre 1867 et 1914.

(2) Les pachas étaient des gouverneurs d'une province de l'ancien Empire ottoman. Les beys étaient quant à eux des souverains vassaux du sultan ou de hauts fonctionnaires turcs.

(3) Longue tunique des paysans égyptiens.

L'Égypte entre pharaons anciens et modernes

L'article ci-dessous nous a intéressés et est extrait du blog suivant :

<https://www.yvesmontenay.fr/2019/01/13/egypte-entre-pharaons-anciens-et-modernes/>

Son auteur, ingénieur de formation, n'a originellement aucun rapport avec l'Égypte et ne l'a connue qu'au cours de plusieurs voyages.

Il nous a aimablement autorisés à publier son témoignage dans notre revue.

En 1799, Napoléon fait redécouvrir l'Égypte antique au monde entier. Depuis c'est un voyage d'initiation qu'il faut avoir fait, puis faire faire à ses enfants. Mais c'est dans l'Égypte actuelle que l'on débarque et qui m'inspire ces notes de voyage.

Napoléon est arrivé avec toute l'Académie des sciences françaises qui en reviendra avec des volumes de notes et de dessins. Archéologues et riches touristes se précipitent, faisant du pays une sorte de Côte d'Azur.

Du coup les Égyptiens, devenus entre-temps chrétiens puis musulmans, se ré-intéressent à ces idoles auxquelles ils ne comprenaient rien et qu'ils avaient souvent vandalisées.

Il y a donc aujourd'hui dans ce pays un curieux dialogue entre le contemporain musulman, militaire et autoritaire, et un passé que l'on s'est fièrement réapproprié... ne serait-ce que parce qu'il apporte touristes et revenus.

L'Égypte, je l'ai d'abord connue par l'école : « l'Égypte éternelle », les pharaons, Néfertiti, très vaguement complété par le passage de l'Ancien Testament sur Moïse, puis par le voyage touristique classique, où j'étais effaré de voir disparaître à toute vitesse les hiéroglyphes et dessins sous la pression de la foule des touristes frottant les murs.

J'ai ensuite suivi l'évolution de l'Égypte par la grande presse, avec l'arrivée des nouveaux pharaons : Nasser, Sadate, Moubarak, Morsi, Sissi, tous militaires, sauf Mohamed Morsi, issu des Frères musulmans.

Nasser



Commençons par Nasser, dictateur hostile à la France selon les uns parce qu'il soutenait ses « frères arabes » en Algérie, grand modernisateur selon les autres. C'est très discutable, mais la réputation demeure.

Il mit fin à une royauté bon enfant, longtemps honnie par les nationalistes pour sa complaisance envers des étrangers, anglais notamment.

Cette royauté avait pour notre pays le mérite d'être francophile économiquement et culturellement, le français devenant la deuxième langue de fait du pays.

Nasser personnalisait la prise de pouvoir par la petite bourgeoisie avec l'aide des Frères Musulmans, contre lesquels il se retourna ensuite. Cette petite bourgeoisie nationaliste, souvent militaire et profondément musulmane, détrôna les couches cosmopolites chrétiennes (européenne et notamment française, libanaise, copte, grecque), juive et musulmane francophone.

De plus, la mode était au socialisme, d'autant que l'Égypte était alors alliée à l'URSS.

L'intervention franco-britannique de 1956 aggrava la situation. Ce fut une bêtise insondable de nos gouvernants qui a presque complètement rayé la France et le français de la scène égyptienne. Voir sur ce sujet mon article « Algérie, Hongrie et Canal de Suez : 1954-56, tout se complique ! »

La guerre des six jours en 1967 consola les nationalistes français avec la déroute de l'armée égyptienne face aux Israéliens, les montagnes de chaussures abandonnées dans le Sinaï : « nous sommes des paysans, pas des guerriers, nous fuyons plus vite pieds nus », puis : « nous n'avons pas été battus nous

n'avons fait qu'obéir aux Russes qui nous disaient : quand l'ennemi arrive, vous reculez, , vous reculez encore, vous reculez toujours... et puis la neige vient »... dans la fournaise du Sināï...

Monastère Sainte-Catherine du Sināï et ses bédouins



Or le Sināï, je l'ai effectivement connu, sous l'uniforme israélien. Non, ce n'est pas ce que vous pensez, c'était simplement une combine orientale : un sous-officier israélien nous proposa de nous habiller d'uniformes « disponibles » (le mien était troué à des endroits fâcheux pour son ancien propriétaire), moyennant quoi, nous pourrions monter discrètement dans un camion militaire et atteindre notre but : le monastère Sainte-Catherine, encore ignoré des touristes à l'époque.

Être les seuls étrangers nous valut une réception personnalisée par le père

supérieur, fier de nous montrer sa bibliothèque dont la lettre de Napoléon l'assurant de sa protection ... et les crânes de ses prédécesseurs depuis la christianisation sous les Romains « que nous gardons pour nous rappeler à notre devoir de modestie ».

Mais le plus important pour lui était l'occupation israélienne « qui fait monter les salaires des bédouins que nous employons ».

Le Mont Sināï

Je passe sur l'aspect touristique époustouflant : le soleil levant sur le mont Sināï, l'escalier de pierre qu'il avait fallu des siècles pour tailler, car tout cela est maintenant bien connu du grand public depuis que les Égyptiens ont construit un grand parking où se succèdent des cars de touristes.

Mais peut-être faut-il en parler au passé depuis que les islamistes contrôlent la quasi-totalité du Sināï...



La survivance du français

Je suis retourné en Égypte en 2004, afin de me documenter pour mon livre sur la langue française dans le monde. Je séjournais dans l'île bourgeoise de Guesira (« l'île » en arabe) au Caire avec sa presse et ses clubs souvent anglophones ou francophones.

Elle est à proximité de la place Tahrir, devenue universellement célèbre lors du « printemps arabe » de 2011, mais qui n'était alors que le témoin de la grandeur passée du Caire et de ses quartiers « parisiens », croulant sur une surpopulation qui a gagné même les cimetières.

Le but du voyage était également le contact avec les enseignants et chercheurs français spécialisés dans les affaires égyptiennes, vivant dans des quartiers agréables et me faisant une description épouvantable du système scolaire public, qui leur amenait des étudiants formés à apprendre les cours par cœur et à les réciter tels quels.

Tant ces enseignants que les bourgeois égyptiens coptes ou musulmans témoignèrent d'une survivance du français dans les élites, grâce aux écoles privées et aux études supérieures à Paris.

14 ans ont passé, il est maintenant temps de montrer l'« Égypte éternelle » à ma troisième génération familiale.

2018 : retour à l'Égypte éternelle

Carte GF Bradu professeur d'histoire géographique



Je vous épargne la description mondialement répandue des monuments entourant Louxor et Assouan, en signalant seulement que leur préservation a fait de gros progrès depuis 1970.

J'évoquerai seulement l'inscription laissée en Nubie, c'est à dire alors au bout du monde, aujourd'hui proche du Soudan, par un général de Napoléon : Napoléon, après sa victoire à la bataille des Pyramides sur les Mamelouks, cette caste militaire qui gouvernait alors l'Égypte, chargea ce général de les poursuivre.

Sur le temple de Philae (voir carte ci-contre), donc après une marche de 1.200 km, l'officier expose la réussite de sa mission.

Depuis toujours j'avais rencontré dans de nombreux textes le nom mystérieux de l'Île Éléphantine.

La voici : elle est située juste en aval de la première cataracte du Nil, chute maintenant noyée sous « l'ancien barrage » d'Assouan.

Il fallait donc y décharger les bateaux venant « du monde civilisé » de jadis c'est-à-dire du reste de l'Égypte et de la Méditerranée, et, au-

delà des Indes et autres pays étranges.

On y examinait ce que les Nubiens, première population noire lorsque l'on remonte le Nil, offrait en échange. Notamment de l'ivoire, d'où le nom de l'île.

Aujourd'hui au cœur de l'agglomération d'Assouan, l'Île Éléphantine est défigurée par un immense immeuble sans style, surmonté d'une non moins immense enseigne Movenpick. Adieu la gloire et le mystère ...



Le retour aux problèmes contemporains

Je vais rester dans ma spécialité en remarquant le peu de présence de l'anglais, voire de caractères latins, dans le décor urbain dès que l'on quitte les zones bourgeoises ou touristiques.

Par ailleurs, on voit très peu de femmes dans les postes salariés du système touristique, même les plus humbles comme « homme de ménage » ou serveur de restaurant.

Et je resterai discret sur les louanges de tous à l'actuel pharaon, l'ex général Sissi qui, plus encore que Nasser, envoie les Frères musulmans au gibet et les démocrates dans les très rudes postes de police. Mais chacun se sent obligé de louer l'actuel pharaon pour 1000 raisons. La principale est le retour à la stabilité et à un ordre relatif qui a permis le retour des touristes.

Une autre est que, sans lui, la situation serait encore pire pour les chrétiens (peut-être 10 % de la population), et enfin parce que l'on est heureux qu'il ait chassé le pharaon précédent, un Frère musulman, qui avait réussi en quelques mois à dresser le peuple contre lui.

Destin vertigineux que celui de ce très puissant parti politique, si l'on pense que depuis 1928, les « Frères musulmans » étaient un parti de masse sur le modèle communiste et nazi, profondément ancré dans la société, apprécié par ses œuvres caritatives (soutien scolaire, hôpitaux...) et qu'ils ont tout perdu pour cause d'autoritarisme religieux et de corruption une fois arrivés au pouvoir.

Le président égyptien Sissi



Le grand barrage du Nil

En attendant, l'Égypte, malgré ses progrès et son grand barrage, patauge depuis toujours dans les mêmes problèmes.

Le grand barrage qui devait la sauver a supprimé les crues du Nil et leur limon fertile, oblige aux engrais chimiques, d'où, paraît-il, la multiplication des cancers. Il fait reculer le delta sous les vagues de la Méditerranée, et oblige à multiplier les pompes pour maintenir la culture sur les rives.

Mais c'est la fierté de l'Égypte avec le canal de Suez et il ne faut pas le critiquer. Dire que l'on s'est fâché avec la France pour le financement de l'un et la nationalisation (indemnisée) de l'autre !

En plus de ces complications pour une agriculture déjà acrobatique, la surpopulation s'aggrave toujours.

La surpopulation et l'école

L'Égypte « moderne » de la monarchie avait institué le contrôle des naissances avant la deuxième guerre mondiale, mais la baisse a été extrêmement progressive (plus de 60 ans pour passer de sept à trois enfants par femme) et la population est passée des 2,5 millions de l'époque napoléonienne à la centaine aujourd'hui. Pire la fécondité est remontée aujourd'hui à 3,3.

La lenteur de l'évolution serait due à la négligence des cadres concernés et notamment des médecins, que leur relative aisance met à l'abri de l'entassement, qui, par ailleurs, leur apporte des services domestiques bon marché. La remontée actuelle serait due à l'influence islamiste qui maintient les femmes à la maison. Mais, comme ailleurs, à la base de tout, il y a l'école. Le pays est coupé en deux entre les 92 % issus de l'école publique misérable et catastrophique, et les 8 % bénéficiant d'écoles privées aux enseignants infiniment mieux payés, et ainsi de l'apprentissage de l'anglais et/ou du français permettant une information plus variée que la répétition par cœur des textes de l'histoire nationale ou de la religion.

La société se militarise plus que jamais. Les optimistes disent que cela évite le pire... et notamment que cela permet aux pharaons anciens de continuer à attirer les touristes, assez bien protégés par les pharaons modernes.

Nous sommes mieux gardés qu'en France : il n'y a eu qu'un seul attentat pendant notre séjour...

Yves Montenay
13 janvier 2019

L'histoire d'un Juif d'Égypte en 1967

Ce qui suit est extrait d'un bulletin publié aux USA en juin 2017 qui a retranscrit et adapté une conférence faite aux membres de sa synagogue par le Docteur Solomon GABBAY, cardiologue. Ce dernier a exercé son activité dans plusieurs hôpitaux et dans son cabinet de médecin dans la région de Boston, jusqu'à récemment ; il continue d'avoir une activité de consultant au sein du dernier hôpital où il pratiquait ses interventions de chirurgie cardiaque.

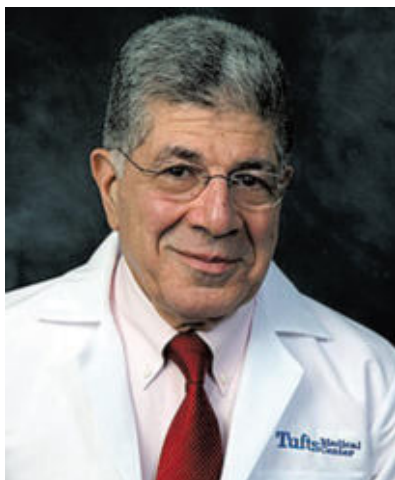
Il fait partie de ces « Juifs égyptiens ou apatrides » qui avaient été arrêtés par les autorités égyptiennes sans qu'aucune charge n'ait jamais été formulée à leur encontre et dont l'histoire collective est relatée dans l'ouvrage édité par notre association « Cinq minutes tout au plus », dont l'auteur, Ovadia Yeroushalmy, avait également été emprisonné pendant près de trois ans, après la guerre des 6 jours. Nous avons pensé qu'il était édifiant de retranscrire des passages de cette conférence qui illustre bien le traumatisme qui a marqué ces juifs innocents pendant des dizaines d'années.

« Gabbay a fréquenté l'école de médecine de l'Université du Caire dont il est sorti diplômé en 1966. Puisque les Juifs n'avaient pas le droit de faire leur service militaire sous les armes, Gabbay l'a accompli au sein du service de la Santé Publique, affecté à des villages de la Haute-Égypte. Le Rabinat du Caire a alors réussi à ce qu'il devienne le médecin affecté à la communauté juive du Caire ».

L'année suivante, comme il le raconte : « En rentrant à mon domicile pour déjeuner le 5 juin 1967, après des jours de tension croissante, j'ai entendu des haut-parleurs fixés à des réverbères (*ce qui était fréquent en Égypte depuis la révolution de 1952*) jouer des marches militaires et annonçant le début de la guerre, annonçant aussi que l'armée égyptienne avait abattu des avions des Forces Israéliennes de Défense

(IDF). ‘ 50 abattus, puis 80 abattus puis encore 100 abattus et ainsi de suite’ La peur pour la survie d’Israël et la nôtre nous a alors étreints. »

« A midi, on a frappé à notre porte » a continué Gabbay. « Un membre des services secrets de la police m’a demandé ainsi que mon frère, Moïse, disant que nous devions nous rendre au poste de police du quartier pour un « petit moment, pour répondre à quelques questions’. Mon père a insisté pour m’accompagner. En chemin, nous avons croisé Moïse qui rentrait à la maison. Nous avons fait semblant de ne pas le connaître ni le voir. J’avais 26 ans. »



« Mon père, qui était âgé, fut renvoyé à notre domicile. J’ai été placé dans une cellule pour la nuit avec 30 autres hommes.

A la fin de l’après-midi, ils avaient trouvé mon frère et il fut mis dans la même cellule. Nous avons été maintenus debout toute la nuit dans cette cellule. Le lendemain matin, alors que nos familles attendaient dehors sur le trottoir d’en face, on nous a embarqués dans des camions et emmenés à la prison d’Abu Za’abal. Pendant des semaines, nos familles n’ont pas su où nous avons été emmenés. »

« Des membres des Frères Musulmans ont été emprisonnés à Abu Za’abal pendant des années » a raconté Gabbay. « Ils bénéficiaient du privilège d’avoir un poste de radio. Au troisième ou quatrième jour de la guerre, il y a eu une annonce forte qui disait ‘La seconde armée

égyptienne a remporté des victoires glorieuses sur le deuxième front’. Nous avons compris alors qu’Israël avait forcé l’armée égyptienne à battre en retraite. »

« A la prison on nous a fait courir en cercle jusqu’à ce qu’un officier nous frappe avec une ceinture, en nous affectant au hasard aux cellules de la prison. Mon frère et moi avons été affectés à la même petite cellule qui contenait des douzaines de prisonniers. Cette cellule ne contenait rien d’autre qu’un sol en béton. »

« Pendant les six mois qui ont suivi, nous sommes demeurés dans cette cellule, tellement serrés que nous devons dormir à même le sol, tête bêche, comme des sardines, sans pouvoir nous retourner. Durant la nuit, les gardes venaient réveiller les prisonniers pour les forcer à crier des slogans tels que ‘A bas Israël’ ou encore ‘La Palestine arabe’. Au matin, on nous emmenait dans le couloir où l’on nous forçait à avancer sur nos genoux et nos coudes, comme des chiens. Un prisonnier qui souffrait de problèmes psychiatriques, riait quand les gardes le faisaient avancer ainsi, et ses rires les faisaient redoubler de coups à son encontre. »

Gabbay a raconté ensuite que les conditions d’hygiène étaient absolument déplorables et la nourriture rare. Ils n’ont été accusés d’aucun crime.

« Mon frère et moi nous souhaitions manger caché durant notre emprisonnement. » a-t-il dit. « Notre régime consistait principalement de *foul medames* [des fèves cuites à l’eau] et de galettes de pain local. Occasionnellement, de la viande figurait dans notre ordinaire, mais pour ceux d’entre nous qui souhaitions manger caché, nous échangeons cette viande contre du pain supplémentaire.

Au bout d’un certain temps, notre famille a pu nous rendre de courtes visites toutes les deux semaines. Nos parents nous apportaient alors de la nourriture pour compléter nos maigres rations. »

Au bout de deux semaines, les autorités égyptiennes ont relâché et expulsé du pays les Juifs qui détenaient un passeport étranger. Au bout de six mois, les prisonniers Juifs encore présents ont été transférés à la prison de haute sécurité de Liman Tora où ils ont pu bénéficier de plus d’exercice et de visites de leur famille plus longues.

Au bout de dix-huit mois, il n’y avait plus que 167 prisonniers juifs. Ils n’avaient aucune idée de la date à laquelle ils seraient relâchés. Certains des membres des Frères Musulmans (*également incarcérés à Liman Tora*) étaient en captivité depuis 15-25 ans.

Le 25 Juin 1970, après trois années d’emprisonnement, les autorités égyptiennes ont libéré et expulsé les frères Gabbay grâce aux efforts de la Croix Rouge et d’Israël.

Gabbay a poursuivi : « On nous a fait monter dans un camion et emmenés directement à l’aéroport, où nous avons vu nos parents qui nous avaient apporté à chacun une valise. Après un certain temps à Paris, mon frère Moïse est parti pour les Etats-Unis pour compléter son éducation. Quelques mois plus tard,

mes parents et mes sœurs ont pu émigrer et m'ont rejoint à Paris. Finalement, le 15 avril 1971, durant la Pâque juive, nous sommes tous partis pour rejoindre mon frère à Boston. »

Il est à noter que le Docteur Gabbay s'est toujours refusé à retourner en Égypte. Il n'a jamais parlé de son expérience passée durant toutes ces années jusqu'à cette causerie de 2017 aux membres de sa synagogue. Comme d'autres prisonniers qui ont été confrontés à ces situations de stress extrême, il ne voulait pas revivre ces moments et préserver ses enfants de son récit.

Traduction et adaptation David Harari

Préserver les traces des Juifs d'Égypte disparus

Mme. Lagnado est journaliste au Wall Street Journal. Elle travaille actuellement à la rédaction d'un livre intitulé «Et alors, il n'y en eut plus aucun» sur ce qu'il est advenu des Juifs des pays arabes, qui sera publié par Next.

Au début du 20^{ème} siècle, le pays abritait une communauté juive florissante. L'une des dernières survivantes veut maintenant garder sa mémoire vivante.

Magda Haroun aime à dire qu'elle sera le dernier Juif en Égypte. Elle considère que sa mission est de préparer ce jour-là, raison pour laquelle elle est obsédée par la préservation des vestiges de la culture juive égyptienne. Aujourd'hui, de nombreux jeunes Égyptiens ne savent pas qu'au début du XX^e siècle, le pays abritait quelque 80 000 Juifs, qui vivaient aux côtés de chrétiens et de musulmans dans une société multiculturelle florissante.

Mme Haroun est née en 1952, année du renversement du roi Farouk et de la transformation dramatique de la vie en Égypte. Les Juifs d'Égypte étaient partis en vagues depuis 1948, année de la création d'Israël, quand ils se retrouvèrent soudainement l'objet de la fureur que tant d'Égyptiens ressentaient pour le nouvel État juif. Pourtant, Farouk était considéré par la communauté juive comme un protecteur. Lorsque le colonel Gamal Abdel-Nasser a pris le pouvoir, il a dit clairement que l'Égypte était réservée aux Arabes. Les Juifs, même ceux dont les familles vivaient là depuis des générations, n'y étaient plus les bienvenus.

Le gouvernement de Nasser a promulgué de nouveaux décrets qui confisquaient ou nationalisaient les entreprises privées. Des entreprises appartenant à des Juifs ont été obligées de prendre des dirigeants et des employés arabes. Il devint difficile pour les Juifs de trouver du travail et l'incertitude financière contribuait à alimenter leur départ, tout autant que les peurs plus sombres de la persécution.



Lucette Lagnado (à droite), Magda Haroun et Samy Ibrahim

Selon certaines estimations, moins d'une douzaine de Juifs vivent aujourd'hui en Égypte.

Mais la famille de Mme Haroun a refusé de partir. Son père, Shehata Haroun, était un avocat communiste charismatique aux sentiments fortement antisionistes. Il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour rester, notamment en prononçant des dénonciations d'Israël et du sionisme. Pourtant, il a été emprisonné pendant la frénésie anti-juive qui a éclaté lors de la guerre des Six jours en 1967, lorsque tous les hommes juifs égyptiens âgés de 18 à 60 ans ont été emprisonnés, certains pendant des années.

Lorsque Shehata Haroun a été libéré, il aurait pu quitter le pays - comme le faisaient la plupart des Juifs restants - mais il a insisté sur le fait que l'Égypte était sa maison. Mme Haroun a elle-même vécu une partie de sa vie adulte à l'étranger, au Koweït, à Hong Kong, à Tokyo et à Istanbul. Mais comme son père, elle considérait l'Égypte comme sa patrie: «J'ai toujours voulu retourner en Égypte», dit-elle.

Aujourd'hui, selon certaines estimations, moins d'une douzaine de Juifs vivent en Egypte. Haroun a déclaré qu'il ne restait plus que quatre personnes au Caire, y compris elle-même. Une autre femme juive de 90 ans est décédée cette semaine. Personne ne connaît vraiment le nombre exact, car un grand nombre de Juifs qui sont restés dans le pays étaient des femmes mariées avec des musulmans ou des chrétiens et ont gardé profil bas. En vieillissant et en perdant leurs époux, elles sont devenues, si possible, encore plus craintives.

Mais ces dernières années, certains Égyptiens âgés, principalement des veuves âgées de 80 ou 90 ans, sont «réapparues» pour récupérer leur identité juive. Quelques fois par an, elles se rendent timidement aux « Portes du paradis », la principale synagogue du Caire, rue Adly, pour assister à un Seder de Pessah ou à l'allumage des bougies de la Menorah de Hanoukka. Pour survivre, elles reçoivent une aide financière discrète du Joint Distribution Committee, une organisation de secours juive basée à New York, qui a discrètement soutenu les derniers Juifs du monde arabe, envoyant de l'aide en Algérie et en Libye jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun Juif à aider.

Ainsi, lorsque Mme Haroun est devenue présidente de la communauté juive du pays en 2013, elle a assumé son rôle avec une certaine appréhension. La communauté possédait encore plusieurs propriétés, notamment des écoles, des synagogues et le vaste cimetière de Bassatine. Les synagogues, abandonnées depuis de nombreuses décennies, étaient remplies d'ordures et avaient des murs et des intérieurs en décomposition. Mais le cimetière était dans un état particulièrement désastreux, vulnérable aux squatters et aux vandales. Après être allée sur la tombe de son père, Mme Haroun a trouvé le site à l'abandon, ce qui l'a poussée à écrire dans un message émotionnel sur Facebook: "Pardonne-moi, Shehata Haroun, pardonne-moi si ton lieu de repos ressemble à ceci."

Pour s'attaquer au problème, Mme Haroun a eu recours à une vénérable institution communale juive: La Goutte de Lait, une école pour enfants démunis créée en 1918. Mme Haroun a inséré une nouvelle clause dans ses statuts, suggérant que puisqu'il n'y a plus d'enfants juifs en Egypte à éduquer, La Goutte de Lait se consacrerait plutôt à la restauration et à la préservation des institutions juives à travers le Caire.

Ce troubadour du passé juif de l'Egypte a également fait appel à un groupe de musulmans et de chrétiens égyptiens pour l'aider dans ses efforts. Certains, comme Samy Ibrahim, chef de cabinet de Mme Haroun, ont des parents juifs. (Le père de M. Ibrahim, communiste déclaré converti à l'islam, réussit à demeurer en Egypte malgré les obstacles et demeure toujours au centre du Caire). Femony Okasha, dont la grand-mère était juive, est une autre volontaire active. «Il est important que les gens se souviennent de la façon dont nous avons tous coexisté harmonieusement en Égypte», dit-elle. Son travail avec Mme Haroun consiste à mettre l'accent sur «les valeurs de tolérance et de respect».

Le premier objectif du groupe a été de réparer une douzaine de synagogues du Caire encore viables et de transformer certaines d'entre elles en centres culturels pour attirer les visiteurs musulmans, chrétiens et juifs. Avec une subvention américaine, un cabinet d'architecture égyptien a préparé des dessins architecturaux détaillés de la douzaine de synagogues du Caire, ce qui constituait un premier pas vers leur rénovation.

Un autre objectif de La Goutte du Lait est de créer une bibliothèque pouvant contenir plusieurs milliers de livres en hébreu qui ont été abandonnés lorsque les Juifs ont quitté l'Égypte. Et bien sûr, il y a le cimetière. «Chaque jour, il y a des squatters», dit Mme Haroun. «Je veux construire un mur pour le protéger.» Mme Haroun s'est tournée au-delà de l'Égypte pour obtenir du soutien. La semaine dernière, elle a pris la parole devant la Fédération américaine des Sephardi à New York afin de plaider en faveur du sauvetage des institutions juives égyptiennes.

Mme Haroun a également travaillé avec un universitaire israélien, Yoram Meital, pour examiner et analyser ces propriétés. M. Meital, professeur d'études Moyen-Orientales à l'Université Ben Gourion, a décrit ce qu'il appelle «un changement d'attitude très important au sein de la société égyptienne», à savoir que l'Égypte a souffert du départ de ses juifs. Récemment, un groupe de jeunes du quartier jadis très juif de Daher a annoncé une soirée à la synagogue locale, Temple Hanan, fermée depuis des décennies. Les organisateurs attendaient 25 personnes. Au lieu de cela, 5 000 Égyptiens ont voulu y assister.

Cette appropriation du passé juif fait partie d'une nostalgie dont les racines lointaines remontent à un temps dont la plupart des Égyptiens n'ont entendu parler que de leurs parents et de parents plus âgés - «l'âge d'or» du début du XXe siècle, lorsque le Caire était une ville cosmopolite et de rang international. Le mouvement au sens large inclut des efforts pour restaurer certaines zones du centre-ville du Caire, qui s'enorgueillait jadis de ses grands cafés, cinémas et grands magasins, dont beaucoup appartenaient à des Juifs. Certes, l'antisémitisme que les autorités égyptiennes ont contribué à alimenter au fil des décennies est loin d'avoir disparu. Mais après des années d'hostilité, de séparation et de guerre, de nombreux citoyens musulmans souhaitent renouer les liens avec leurs anciens voisins juifs. "Les gens me disent: "Les Juifs nous manquent", dit le professeur Meital.

JACQUES HASSOUN ET LE FOISONNEMENT DES ASSOCIATIONS JUIVES LAÏQUES

Tous les membres de notre association connaissent le rôle de Jacques Hassoun, un de ses fondateurs et Président jusqu'à son décès prématuré. Certains savent qu'il était médecin et psychanalyste et qu'il était très engagé politiquement.

Ayant partagé avec lui de nombreux combats je veux apporter dans cet article mon témoignage et surtout souligner son implication dans un judaïsme ouvert et humaniste.

Vers la fin des années 1970 Jacques Hassoun avait déjà pris ses distances avec le Parti communiste français et se rapprochait des thèses d'Antonio Gramsci, philosophe et communiste italien mort sous Mussolini. Jacques se préoccupait aussi du conflit israélo-palestinien (il était proche des efforts de Joseph Hazan qui voulait rapprocher les points de vue israéliens et palestiniens par des rencontres) ainsi que du judaïsme français. Tout cela va aboutir à son engagement dans des associations juives laïques et son combat pour la paix.

Projetons-nous dans les deux dernières décades du XX^e siècle. Le monde commence à être en pleine évolution. En France Mitterrand l'emporte sur Giscard et donne un souffle nouveau aux associations laïques et permet aux radios libres d'exister. Dans la foulée quatre radios libres juives sont créées dont R.C.J. et Judaïque F.M. Toutefois à l'est le monde communiste ne va disparaître que quelques années plus tard avec la chute du mur de Berlin.

A Paris les communistes sont encore forts et un journal juif "Presse Nouvelle hebdomadaire" dirigé par des communistes juifs issus de la résistance continue à porter une analyse stalinienne aux événements. C'en est trop pour certains de ses rédacteurs qui critiquent la ligne du parti. Ils sont immédiatement licenciés et sans aucune indemnité. Ces derniers jugent cela inadmissible et pensent que les lecteurs juifs de sensibilité de gauche ont droit à une presse ne dépendant d'aucun parti. Le 8 mai 1981 se constitue une association loi 1901 dénommée "Renaissance de la Presse Juive Progressiste" dont le Président est Marcel Cerf, historien de la commune, entouré de Jean Liberman et de diverses personnalités dont Jacques Hassoun, Wladimir Jankélévitch, Léon Poliakov et plusieurs autres.

J'étais avec Jacques un des membres fondateurs et m'occupais du secrétariat et par la suite de la trésorerie. La plateforme a été approuvée et signée par de nombreux intellectuels juifs et non juifs. J'en cite uniquement un élément qui semble important actuellement. "Six mois après Copernic, il est clair que l'antisémitisme, ou des formes perverses d'antisionisme, le racisme, le néonazisme, ne cessent de se développer sans que le pouvoir les combatte de façon efficace. Des analyses de fond et des combats solidaires doivent être soutenus sans aucun esprit de compromission". Plus loin la plateforme indique "Attachement au droit intangible d'Israël à l'existence et à la sécurité".

A la suite de la naissance de l'association le premier numéro d'un journal pluraliste paraît en février 1982 sous le titre "DEBATS



JUIFS". Dans ce numéro de huit pages Jacques Hassoun publie un article intitulé : « Nos enjeux ». Les autres contributeurs sont Jean Liberman, Henry Bulawko, Pierre Vidal-Naquet, Lilly Scherr, et moi-même qui écris un article sur « Juifs du Nil » qui vient de paraître.

Six numéros sont publiés et vendus en kiosque, puis faute de moyens financiers le journal s'arrête et il est remplacé par une lettre mensuelle distribuée aux seuls abonnés. Toutefois l'association continue à être très active et se réunit très régulièrement soit chez Jean Liberman soit chez Jacques Hassoun et organise des réunions-débats. En consultant mes archives j'en trouve annoncées avec entre autres Alexandre Adler, Blandine Barret Kriegel, Alain Finkelkraut (à ses débuts) ou Daniel Lindenberg.

L'association voudrait intervenir dans le débat culturel et dans une lettre du 15 février 1982 adressée au ministre de la culture, propose un festival du film pluraliste qui reflétera les divers composants de la communauté juive française. Cette activité est organisée avec Emanuel Weis président du "Festival International de la Culture Juive ». Deux séances se sont tenues au cinéma L'Escorial situé à Port Royal dirigé à l'époque par un collectif de jeunes enseignants. Des réunions-débats ont lieu, dont plusieurs sont dirigées par Jacques Hassoun, l'une en avril 1995 sur le thème " Pas de relâchement dans l'action pour la paix au Proche-Orient et pour l'antiracisme." Par la suite au début des années 1990 d'autres personnes nous rejoignent dont Claude Sahel, Chantal Steinberg, Max Alter etc... et l'association se transforme en une autre intitulée " Centre Juif Laïque" qui se veut être ce que Simon Wuhl définit comme un judaïsme de culture en dehors du monde consistorial. Il n'empêche que nous dialoguons avec les institutions juives dont le CRIF, et que nous sommes reçus à plusieurs reprises par son président de l'époque Jean Kahn ; nous invitons Théo Klein nous exposer ses démarches pour l'interdiction du Carmel d'Auschwitz. Nous avons également de bons rapports avec le M.J.L.F. et le rabbin Daniel Farhi.

Le Centre Juif Laïque loue un local situé Bd Richard Lenoir où il se réunit régulièrement pour organiser des conférences-débats et surtout des repas-débats qui se tiennent dans un très beau restaurant "Passage du Grand Cerf" où il invite des grandes figures du judaïsme à dialoguer avec ses membres. En dehors de Jacques qui intervient à plusieurs reprises à ces dîners, soit autour des problèmes du Moyen-Orient, ou autour de ses ouvrages, sont invités entre autres Gilles Kepel, Alexandre Adler, Michel Wieviorka, Georges Bensoussan, Benjamin Stora, Denis Charbit, le rabbin Bernheim qui n'est pas encore Grand Rabbin etc... D'autres réunions plus restreintes sur l'éthique juive ont lieu les samedis après-midi chez Jacques. L'une d'entre elle organisée par Claude Sahel porte sur les philosophes juifs et principalement sur Spinoza.

Le 23 septembre 1993 sont signés les accords d'Oslo, suivis par l'accord appelé "Jéricho Gaza" signé le 4 mai 1994 et malheureusement le 4 novembre 1995 l'assassinat d'Yitzhak Rabin par un illuminé juif. Tous ces événements vont bouleverser le monde juif et par contre coup le Centre Juif Laïque". Les accords d'Oslo sont fêtés par une grande réunion autour d'un pot amical. Tous les espoirs sont permis. Une réunion-débat est organisée le 14 décembre 1994 au Cercle Bernard Lazare sous la présidence d'Henri Bulawko, ancien déporté, et où sont invités Yehuda Lancry ambassadeur d'Israël en France et Leila Shahid.

Cette réunion fortement sécurisée a vu se dérouler des scènes incroyables entre les deux intervenants. En janvier 1995 Jacques Hassoun écrit un article dans la lettre mensuelle du C.J.L. intitulé Paix, laïcité ou barbarie où il compare les espoirs de paix au Proche-Orient à la barbarie en Algérie avec le détournement d'un avion d'Air France et l'assassinat des Pères Blancs. Il pose des termes qui malheureusement ne s'accompliront pas. Je cite " Désormais, il ne s'agit plus de bâtir un Etat susceptible de coloniser une terre sans peuple, mais bien plutôt que les habitants d'Israël puissent commencer à nouer des liens économiques, politiques et culturels avec les différents Etats de la région proche-orientale."

Et les initiatives continuent avec les 4 et 5 février 1995 l'organisation d'un colloque par le C.J.L. et l'Association pour un Judaïsme Humaniste et Laïque(AJHL) sous le patronage des Nouveaux Cahiers et ayant pour thème "Mutation du sionisme? Quels nouveaux rapports Diaspora-Israel?". Ce colloque est sous la présidence d'Elie Barnavi et comprend plusieurs débats avec entre autres par Michel Abitboul, Doris Bensimon, Jacques Hassoun, Alexandre Adler, Pierre Birbaum, Daniel Farhi, Denis Charbit, Jacques Tarnero, Gilles Kepel Izio Rosenman etc... Le succès est complet, la salle du sénat s'avère trop petite et nous contraint à refuser du monde.

Durant la même année, le 4 novembre se produit l'assassinat de Rabin qui va changer la donne. Le 18 juin 1996 Perez perd les élections et il est remplacé par Benyamin Netanyahou qui progressivement va mener une politique différente. Petit à petit les accords d'Oslo sont menacés par les deux camps, tant juif,

qu'arabe. Devant cette situation les différentes associations juives laïques et en particulier le C.J.L. réagissent et publient des tribunes dans des journaux israéliens et dans "Le Monde" défendant la paix.

Cela nous vaut une lettre de remerciement de Mme Léa Rabin datée du 27 août 1997 reproduite ci-après :

Jacques, Jean Liberman et moi-même étions signataires de ces tribunes. Jacques assiste à la fondation de la création d'un "Comité pour la sauvegarde des accords d'Oslo", mais c'est son dernier acte politique car il est atteint par la maladie et il décède le 24 août 1999. Ce comité comprend outre les membres du C.J.L. des noms prestigieux, des académiciens, des juristes des prix Nobel.

Durant cette décennie de la fin du 20^e siècle on voit fleurir une multitude de mouvements juifs laïques (plus de huit), qui se fédèrent sous l'égide du CLAJ (Comité de liaison des juifs laïques) et qui organisent des conférences, des randonnées, des réunions amicales etc..

Le Centre Juif Laïque disparaît à la suite des décès de Jacques Hassoun, de Jean Liberman, de Marcel Cerf et du vieillissement des autres membres. Claude Sahel décédera à son tour il y a deux ans. Parmi les témoins du C.J.L. ne demeurent que Chantal Steinberg, Nina Rubinstein, et moi-même. Peu d'associations juives laïques existent actuellement. Citons entre autres : le Centre Bernard Lazare, A.J.H.L. et Liberté du judaïsme. Probablement l'engagement politique laïque a disparu.



André Cohen

COMMÉMORATION À L'UNESCO

Le lendemain, soit le 27 janvier, de la prestation remarquable d'Elie Buzyn (voir ci-dessus le compte-rendu du cercle de lecture) avait lieu la Journée Internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste, qui se déroule à la date anniversaire de la libération du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, il y a donc 73 ans.

À l'occasion de cette Journée de commémoration, l'UNESCO a projeté le documentaire long métrage « Qui écrira notre histoire » de la réalisatrice Roberta Grossman et produit par Nancy Spielberg. L'événement a eu lieu au siège de l'UNESCO et a été retransmis lors de manifestations parallèles organisées dans le monde entier, dans plusieurs centaines de lieux répartis dans 55 pays.

Ce film est le premier long métrage documentaire sur le groupe clandestin Oyneg Shabes, formé en novembre 1940 dans le ghetto de Varsovie sous la direction de l'historien Emanuel Ringelblum. Ce dernier a tout de suite eu la conviction que tous les juifs du ghetto étaient voués à être exterminés par les nazis. Entre 1940 et 1943, le groupe rassembla des milliers de témoignages, au jour le jour, dans le ghetto de Varsovie, créant ainsi un documentaire sur le destin du judaïsme polonais pendant la guerre.

Ces documents enfermés dans des emballages les plus étanches possibles, furent enterrés dans des lieux voulus secrets. Ils ne furent découverts dans les décombres qu'à partir de 1950 et jusque récemment. On pense qu'un lot est toujours enfoui, semble-t-il sous l'actuelle ambassade de Chine en Pologne. Les « archives Ringelblum » ont été inscrites au Registre Mémoire du Monde de l'UNESCO en 1999.

La directrice générale de l'UNESCO, Audrey Azoulay, a ouvert la séance avec un discours militant contre l'antisémitisme et le négationnisme. Elle souligne l'influence néfaste des réseaux sociaux dans ce domaine et insiste sur la protection des documents historiques, preuves indiscutables.

La projection du film a été précédée par les prières émouvantes d'El Maalé Rahamim et du Kaddich. Enfin, le film a été suivi par une table ronde, animée par Stephen Smith, chaire UNESCO pour l'éducation du génocide et réunissant la réalisatrice, la productrice et l'auteur des textes du film, l'historien Samuel Kassow.

On ne peut qu'être sidéré par la persistance voire la résurgence de l'antisémitisme, après avoir vu et entendu tous ces témoignages.

Victor Attas

VOYAGE

L'habitude avait été perdue de passer des frontières policées ainsi que des douanes entre deux pays d'Europe (exception faite de la Italie évidemment).

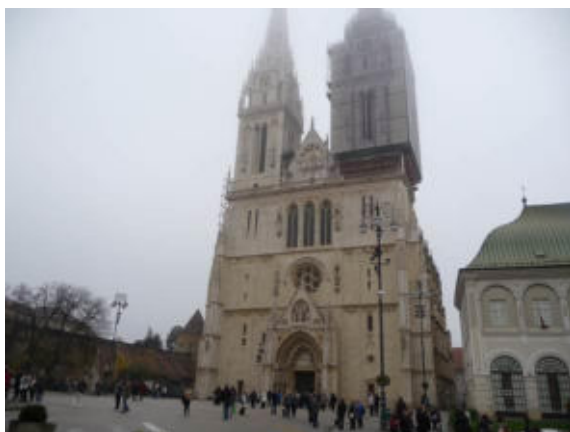
Et pourtant, ici entre la Croatie et la Slovénie, deux entités de l'Union Européenne, qui plus est deux états de feu la Yougoslavie, le contrôle est effectif, l'attente longue et la conversion de monnaie obligatoire. L'euro, bien pratique presque partout en Europe, est totalement étranger à la Croatie, cramponnée au Kuna !

Ceci étant, que dire de ce voyage en Croatie puis Slovénie.

Zagreb, capitale de la Croatie est une grande ville, aux bâtiments jadis superbes, mais malheureusement assez décatés maintenant. Il faut toutefois reconnaître que le centre –ville est en rénovation et que de nombreux parcs embellissent le cœur de cité. Il existe une ville basse, la plus peuplée, centre des affaires et des commerces, son opéra, ses musées ; tandis que la ville haute est plutôt administrative et tournée vers le tourisme.



On y trouve le siège du gouvernement, les ministères, l'assemblée. Entre les deux se dresse la somptueuse cathédrale de l'Assomption qui frappe par ses dimensions, mais aussi par son obscurité intérieure qui nuit beaucoup à la mise en valeur de ses nombreuses richesses.



La visite de Zagreb se fait préférentiellement à pied en parcourant le quartier dit du fer à cheval du fait de sa forme. Au passage, le musée Mimara fondé par un riche collectionneur du X^e siècle qui a fait don à la ville de plus de 4000 pièces. La soirée du vendredi a permis de fréquenter la jolie petite synagogue, qui est en centre-ville, donnant sur un parc.

Le dîner shabbatique permet d'échanger avec le rabbin Dadoun, qui nous raconte son parcours mouvementé

du Maroc à Israël, puis Budapest où il trouve épouse et enfin Zagreb où il atterrit provisoirement en 1994, mais le provisoire s'est prolongé ! Très heureux désormais d'être à Zagreb, il y fait pratiquer la première *brit mila* depuis la Seconde Guerre Mondiale sur son 3^{ème} enfant en 2000.

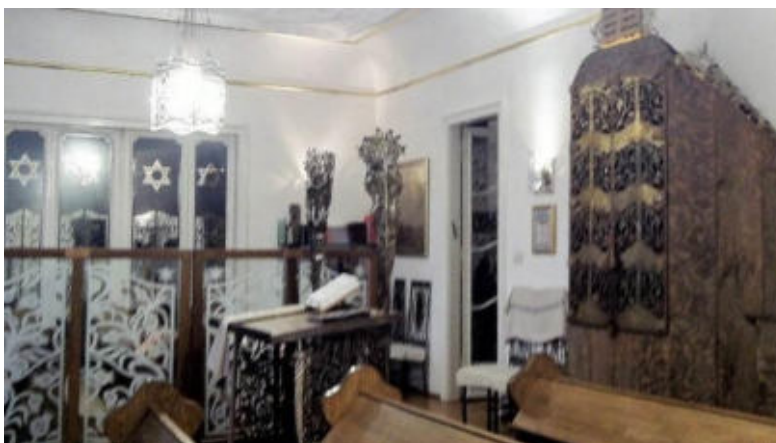
Depuis, ces événements se sont multipliés, mais toute future maman est tenue, nous dit-il avec humour, de connaître le genre de son futur enfant, pour faire venir en temps utile l'opérateur qui réside en Italie. Aujourd'hui la Communauté juive de Zagreb compte un millier de personnes, tandis que quelques centaines sont réparties ailleurs en Croatie, à Dubrovnik, Split, etc.. A noter qu'au 19^{ème} siècle et jusqu'avant la Shoah, nombre de notables juifs ont développé l'urbanisme, le commerce et l'industrie. On peut voir d'impressionnants monuments funéraires pour des familles juives, la famille Alexander par exemple, au grand cimetière de Mirogoj, intéressant à visiter.

Pour revenir au récit du rabbin, il a fondé une école juive en 2003, passant d'un effectif de 7 enfants à cette date, à 80 aujourd'hui. Il ambitionne maintenant de passer du niveau collège à celui du bac.

Nous abordons les questions délicates comme le reliquat de l'esprit antisémite *oustachi* ou celui de la difficulté à respecter les règles de la *cacheroite*.

L'enthousiasme du rabbin Dadoun est accompagné par celui d'étudiants israéliens venus étudier la médecine à Zagreb et que nous avons aussi l'occasion de côtoyer.

Nous quittons Zagreb en visitant au passage le château de Trakoscan, datant du 13^{ème} siècle, devenu demeure romantique après avoir été



un château-fort. Impressionnant, du fait de la conservation de mobilier de style étalé sur plusieurs siècles.



Passant la frontière dans les conditions décrites ci-dessus, nous nous dirigeons vers les grottes de Postojna, avant de rejoindre la capitale Ljubjana. Ce sont les grottes karstiques les plus importantes d'Europe et valent le détour. Longueur des galeries : 24 km. Mais on n'en visite que le cinquième, avec des vues qui coupent le souffle. On y voit aussi des mini-dragons, bien paisibles, hyper-sensibles à la lumière et qui paraît-il vivent centenaires.

Ljubjana, est une charmante ville tranquille à l'allure provinciale, où l'on doit visiter un chef-d'œuvre d'art baroque, la cathédrale Saint-Nicolas protecteur de la ville.

Et les juifs dans tout ça ? Après maintes vicissitudes, ils sont actuellement mille dans toute la Slovénie dont la moitié à Ljubjana. Pas loin de la rue aux juifs, se trouve le centre culturel juif, avec une charmante petite synagogue au premier étage. Un petit musée renferme des objets et sert aussi de Mémorial aux victimes de la Shoah. Avec des ressources réduites et beaucoup d'ingéniosité, se fait



sur un écran, la lecture écrite et auditive des noms des martyrs. Un système de LED au sol est synchronisé avec la lecture pour symboliser une flamme. Avec peu de moyens, beaucoup d'émotion. En peu de jours, mais avec des journées bien remplies, on peut se faire une idée de ces pays proches mais peu connus. Le judaïsme y a connu ses heures de gloire, sa grande misère, et tente maintenant de se reconstruire avec beaucoup de bonne volonté.

Victor Attas

DISPARITION

Un grand ami de notre association est décédé le 11 février 2019 à Haïfa où il résidait depuis son départ d'Égypte : Joseph Dweck.

Plus familièrement appelé Zouzou, il est né le 18 juillet 1932 à Alexandrie. Il suit des études brillantes au Lycée de l'Union Juive de cette ville et il est camarade de classe de Joseph Chalom et Victor Katzef.

Très jeune il s'intéresse à la politique et fait partie du DROR dont il est un membre dirigeant.

En 1951 une fois son baccalauréat obtenu il quitte Alexandrie pour aller s'établir en Israël où il poursuit ses études pour devenir Road Civil Engineer, (Ingénieur des travaux publics), qui deviendra sa profession. Il achève de nombreux projets routiers pour lesquels il a gagné plusieurs concours de la municipalité de Haïfa et du ministère des routes. Cela ne l'empêche pas de militer au sein de la gauche israélienne dans des groupes judéo-arabes. Il prône pour la reconnaissance d'un état palestinien et pour la reconnaissance complète des droits des arabes vivants en Israël. Il milite également pour l'écologie et a un amour pour sa ville et pour le Nord d'Israël : Zouzou devait construire une route financée par la municipalité de Haïfa, mais lors de sa visite du trajet proposé il s'aperçoit que cette route passait par l'emplacement d'un cèdre centenaire. Il réussit alors à convaincre la mairie de modifier le trajet initial pour sauver cet arbre. Et cela malgré le coût de cette opération.

Lors d'une de mes visites chez lui à Haïfa il avait tenu à me faire visiter tous les quartiers anciens et méconnus de cette ville. Zouzou était très sociable et chaleureux et avait excellente voix de baryton qui était paraît-il très appréciée dans les fêtes.

Il était un ami de Joe Chalom et de notre association, et a souvent contribué par ses écrits à Nahar Misraïm. Quelques jours avant son décès j'ai reçu un mot de sa part avec sa cotisation. Il laisse derrière lui sa femme Hava ainsi que ses deux filles, Vicky et Sigal, cette dernière épouse de David Sinai (directeur du musée de la Shoah) et leur fils Hadar.

De tous les enfants Dweck il ne reste que ses deux sœurs Gladys et Lylian.

LIVRES A LIRE

Après un hiver remarquablement doux le printemps est là et les journées rallongent. Cela vous donnera peut-être envie de lire. Malheureusement le temps politique n'est pas très réjouissant, avec le retour des actes antisémites provenant d'une nébuleuse où se rejoignent l'islamisme radical, l'extrême droite et l'extrême gauche. On ne peut qu'espérer que les paroles fortes prononcées par Emanuel Macron au diner du C.R.I.F. porteront leur effet. Dans ce contexte je commence par proposer deux livres portant sur cette thématique :

- La très talentueuse et très médiatique rabbin Delphine Horvilleur nous livre "**Réflexions sur la question antisémite**" publié en janvier 2019 chez Grasset. Pour le résumer je ne peux que citer ces extraits de la page 4 de couverture : "Ce livre offre des outils de résilience pour échapper au repli identitaire : la tradition rabbinique ne se soucie pas tant de venir à bout de la haine des juifs (peine perdue...) que de donner des armes pour s'en prémunir. Elle apporte ainsi, à qui sait la lire, une voie de sortie à la compétition victimaire qui caractérise nos temps de haine et de rejet.
- Le sociologue et chercheur au CNRS Danny Trom analyse dans son dernier ouvrage paru en février 2019 chez Stock "**La France sans les juifs**". Ce départ soit vers Israël ou vers l'alyia intérieure se fait sans bruit et met mal à l'aise. Ce n'est pas seulement parce que ces départs sont progressifs, peu visibles. Cette étude porte sur la situation des juifs de France depuis la deuxième

guerre mondiale et les raisons de leur immigration, amplifiée depuis 2010 par le rejet de la communauté musulmane, les rendant responsables de la politique d'Israël. La responsabilité de l'Etat français est transparente car il refuse de penser les "dominés" comme étant activement antisémites.

- Valérie Zenatti, traductrice de Aharon Appelfeld, consacre à cet énorme écrivain un livre intitulé "*Dans le faisceau des vivants*" paru chez l'Olivier. Et pourquoi ne pas lire ou relire "*L'amour soudain*" d'Aharon Appelfeld paru chez l'Olivier en octobre 2004.
- Mohammad Rabie, né au Caire en 1978, nous offre son troisième roman "*La Bibliothèque enchantée*" publié chez Actes Sud en janvier 2019. Ce livre très fouillé nous fait pénétrer dans une bibliothèque peu fréquentée et qui doit être détruite pour laisser la place à une station de métro. Des personnages étranges apparaissent sous nos yeux comme un traducteur ayant perdu toute foi en son métier, ou "Jean le copiste" ayant passé sa vie à photocopier des livres, ou encore un vieil intellectuel nihiliste, cynique et truculent, qui connaît la bibliothèque comme sa poche.
- Et pour finir: "*La plus précieuse des marchandises Un conte.*" de Jean-Claude Grumberg édité chez Seuil le 10 janvier 2019. L'auteur raconte l'horreur de la déportation et de la Shoah sous la forme d'un conte.

PROGRAMME DES PROCHAINES ACTIVITES

Les "Cercles de Lecture", organisés par André Cohen, se tiennent en général le samedi après-midi à 15 heures à la Maison des Associations du 12ème, 181 avenue Daumesnil, 75012 Paris – Métro Daumesnil ou Dugommier, mais consultez aussi nos annonces par courriel ou sur le Site.

Attention: Nous sommes parfois contraints d'organiser certaines activités dans d'autres lieux par suite d'indisponibilité de la salle, ou par une prévision d'un public trop nombreux. Nous vous prions donc de nous communiquer votre adresse mail afin d'en être informé

Samedi 13 Avril à 15h à la Maison des Associations

Emile Gabbay accompagné d'**Ovadia Yeroushalmy** venu spécialement d'Israël vont nous présenter un livre édité par les éditions Nahar Misraïm

"Cinq minutes tout au plus. Les juifs d'Egypte 1967-1970, de l'arrestation à l'expatriation." Traduit de l'hébreu par Emmanuelle Main.

Cette période mal connue a été jusqu'à présent explorée de façon partielle. Ovadia Yeroushalmy nous décrira l'enfer qu'il a vécu durant deux ans dans les prisons égyptiennes. Bien plus, ce livre très bien documenté fait l'historique de la communauté juive en Egypte au 20^e siècle. Ce livre a remporté en Israël le "**Prix du premier ministre 2018**".

Ce cercle de lecture sera précédé à 14h par notre Assemblée Générale à laquelle tous nos membres sont conviés pour désigner le bureau.

Retenez la date du samedi 18 mai et surveillez votre messagerie, nous vous en préciserons le programme prochainement.

Samedi 22 juin à 15h à la Maison des Associations

Nous reviendrons à la malheureuse période de la Shoah.

Katy Hazan nous présentera un livre de correspondance familiale, constituée d'une centaine de cartes interzones écrites entre 1942 et 1943. Ces cartes réunies par Raymonde Norodorsqui-Frazier et Monique Norodorsqui-Deniau racontent la vie quotidienne, la déchirure de la déportation d'une famille de juifs polonais arrivée en France en 1930.

Ce livre édité par L'Harmattan en septembre 2018 s'intitule : *Mes enfants, il faut que je parte...*